



Les Martyrs et les saints

Larry Fondation

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

LARRY
FOUNDATION



Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Romain Guilleu, 2018

Préface de
Marc VillardÉditions
Tusitala

**LES MARTYRS
ET LES SAINTS**

Larry Fondation

Les Martyrs et les saints

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Romain Guillou

Éditions Tusitala (2018)

Titre original : *Martyrs and Holymen*

Copyright © 2013 by Larry Fondation

Ceci est une œuvre de fiction. Toute vraisemblance serait fortuite.

Mes sincères remerciements aux publications suivantes, dans lesquelles certaines de ces histoires apparaissent, souvent sous une forme un peu différente :

« Coupure à la lèvre » dans *Night Train* ; « Politique de la porte fermée ». « Une insurrection » et « Jouer dehors » dans *Prism* ; « Grand front » dans *Cal Arts Project de Kate Johnston* ; « Vents violents » et « La mort, la nuit » dans *Brooklyn Rail* ; « Maniement de l'épée » et « Crasseuse » sur *Bringbackpubes.com* de Kate Ruth ; « Ennui » dans *Penny-Ante* ; « Héroïnomane » dans *Smokelong Quarterly* ; « Rapatriement », « L'Inquisiteur ordinaire ». « Casque bleu » et « Drones » dans *Fiction International* ; « Détenus », « Les yeux verts » et « Juste à l'extérieur de la zone verte » dans *Flaunt* ; « Confrontation », « Hôtel hongkongais » et « Enceinte » dans *Dark Sky* ; « Little Joy » dans *The Industrial Worker Book Review* ; « Kandahar » dans *Compressed Fiction* ; « Crasseuse » dans *Slake* ; « Un putain de pansement », « Lynndie » et « Bord de route » dans *Iconograph* ; « Pédicure » et « Blonde platine » apparaissent dans le recueil *Oulipo Pornobongo : Anthology of Erotic Wordplay* et « La nuit tombe » et « Ne pose pas de questions » dans le recueil *Send My Love and a Molotov Cocktail ! : Stories of Crime, Love and Rebellion*, édité par Gary Phillips et Andrea Gibbons (PM Press : Oakland, CA. 2011).

TABLE:

Courts métrages

PROLOGUE

Politique de la porte fermée

RITES D'OUVERTURE

Coupure à la lèvre

Femme en bustier

DÉTRAQUÉS

Échange de bons procédés

Grand front

Vents violents

Meufs aux pieds sales

Maniement de l'épée

Pédicure

Crasseuse

Up, Up and Away

L'intello

Redondo Beach

Pisseuse

Blonde platine

Drogue et argent

La fille aux pieds superbes

Enceinte

La mort, la nuit

Hôtel hongkongais

Ennui

Héroïnomane

INTERMÈDE

Par-delà Denver

En quittant Pékin

HÉROS

Rapatriement

Optimisez votre potentiel

Une insurrection

L'Inquisiteur ordinaire

Démons

Confrontation

Jouer dehors

Rapatriement II

Bord de route

Juste à l'extérieur de la zone verte

Qu'il aille se faire foutre

Réaffecté

Casque bleu

Drones

Les yeux verts

Détenus

La nuit tombe

Fusils

Se travestir

Désacraliser

Ne pose pas de questions

L'Amérique en miniature : certificat de décès

Rapatriement III

La putain de Babylone

Lynndie

Sable

John Milton

Un putain de pansement

Kandahar

rites de conclusion

Tonga

Little Joy

ÉPILOGUE

Les saints

Larry Fondation vit, travaille et écrit à Los Angeles. Après avoir été journaliste, il est depuis 20 ans médiateur de quartier à South Central et Compton. Il contribue régulièrement à diverses revues (*Flaunt*, *Los Angeles Times*, *Fiction International*). *Les Martyrs et les saints* est le cinquième volume d'une œuvre pensée comme un octet sur Los Angeles : un « roman du collectif », biographie kaléidoscopique de la ville californienne. Son précédent ouvrage, *Effets indésirables*, est paru aux éditions Tusitala en 2016.

Marc Villard était assis par terre, dos au mur, et guettait la sortie du supermarché. Charlotte Lefèvre passa devant lui en traînant son caddie cassé dans lequel tintinnabulaient les bouteilles vides qu'elle comptait rendre à la consigne. Stéphanie Delestré et Vanessa Gennari, qui se disputaient bruyamment à l'entrée du magasin, s'écartèrent pour laisser passer David Le Simple encadré par deux vigiles. La petite n'arrivait toujours pas, et ils commençaient à échanger des regards inquiets avec Claire do Sêrro, qui rongait ses ongles. Et puis hop les portes coulissantes s'ouvrirent sur Paola, rayonnante, qui traversa la rue en trotinant pour les rejoindre avant de se cacher derrière la poubelle pour leur montrer son cartable ouvert où étaient fourrés en vrac un paquet de saucisses sous vide, des boîtes de conserve de thon et bien sûr des petits sablés en forme de dinosaures nappés de chocolat au lait.

Courts métrages

*Une préface qui n'en est pas une
pour un roman qui n'en est pas un.*

Inframonde en pâmoison sur Sunset, affamés du bitume à Skid Row, pisseuses prénubiles quêtant du sens à sensations, agenda de l'errance In A Silent Way, dans la dèche sur Rodeo Drive et plein aux as sur l'avenue T-4, direct au goulot chérie, la rue immonde le désir en fuite, la lèche des orteils et le cœur s'anamorphosent, le kaléidoscope de l'aube à Falloujah, de bar en bar sur la route de Tikrit, William Carlos Williams en pleurs à Patterson, un rite de trottoir sans shampoing, l'avenir est une nostalgie brother, polaroids de détresse, Stardust en déconstruction, des filles et des autoroutes, déesse Lynndie au 7-Eleven, mon tour au billard de la nuit, de bar en bar les rôles de la porcherie, iPod de Chinois en transes, asphalte sans abri, sexe en vadrouille le cœur tam-tam, Haditha nous y sommes tous allés, dinosaures exaltés dans un Home Depot barnum, héros vrais du rêve américain à Hong Kong, la vodka au curare, la Bud au velvet des SDF amoureux, dans les souterrains je vénérerais ses pieds, la prosodie de mirliton et Bukowski en alerte, le rite du trottoir des travestis borgnes, de piaule pourrie en piaule pourrie mamma san, star lubrique sous la crasse, la cause du décès reste encore inconnue.

Et, comme dit Larry : « Je me souviens d'un coucher de soleil vif et violent comme un coup de pistolet, et que presque instantanément, le rouge et l'orange étaient devenus noirs, invisibles. Comme les personnes et les choses, les couleurs cèdent leur place, s'effacent, meurent, disparaissent ».

Marc Villard

Marc Villard est un écrivain français né à Versailles en 1947. Son dernier roman, *Les Biffins*, est sorti en février 2018 aux éditions Joëlle Losfeld.

Pour Jessica Lee Garrison

PROLOGUE

Politique de la porte fermée

On a secoué la porte du bar.

— C'est fermé, j'ai dit.

— Enfonce la porte, elle m'a ordonné.

Jusque-là, ç'avait été une soirée plutôt chouette, un bon premier rencard dans les bars d'Hollywood. Musso & Frank. Le Frolic Room. Mais là, l'endroit qu'elle avait choisi n'était pas ouvert.

— Je veux un verre, elle a dit.

— On peut aller ailleurs.

— C'est ici que je veux boire.

Alors j'ai enfoncé la porte d'un coup de pied.

J'ai retenu ma respiration, mais il n'y avait pas d'alarme.

Une lampe torche et une paire de gants étaient posées sur un tabouret à côté de la porte, probablement ceux de l'agent d'entretien, et pas loin sur le mur, une pointeuse avec un râtelier contenant les cartes perforées des employés. Je n'ai pas réussi à trouver l'interrupteur tout de suite alors j'ai utilisé la torche. Angie s'est approchée du bar d'un pas nonchalant.

J'hésitais à allumer les lumières quand elle m'a crié :

— Allume et sers-moi à boire.

— On pourrait nous remarquer.

— J'y vois que dalle.

J'ai farfouillé derrière le bar et j'ai trouvé un tas de cierges que j'ai disposés sur le comptoir, puis je les ai allumés avec des allumettes que j'avais dans la poche.

— Les flics vont simplement penser que les employés travaillent tard, qu'ils font le ménage ou un truc comme ça, elle a dit.

— Qu'est-ce que tu bois ? je lui ai demandé.

Je commençais à me prendre au jeu.

— Whisky coca.

On n'a pas fait dans la demi-mesure. J'ai servi cocktail sur cocktail, on s'est roulé des pelles et on s'est bourré la gueule, puis j'ai éclaté des bouteilles et des verres contre les murs et elle m'a imité.

En plein milieu d'un baiser langoureux, un énorme cafard a traversé le comptoir éclairé à la bougie.

Quand elle a vu le gros insecte, elle a crié, elle a paniqué et s'est immédiatement précipitée vers la porte. Je lui ai rapidement emboîté le pas, en laissant les boissons à moitié consommées et les cierges toujours allumés sur le comptoir en laiton.

Je l'ai suivie jusqu'à sa voiture, ses étranges cris de terreur et de colère montaient crescendo, et sans même y penser, je me suis assis derrière le volant. Ses clefs sortaient à moitié de la poche avant de son jean.

Des feux de forêt faisaient rage au nord, au sud et à l'est, et à trois heures du matin, le ciel semblait rouge et voilé.

J'ai essayé de passer mon bras autour d'elle pour la réconforter alors qu'on roulait sur Santa Monica Boulevard, mais la magie n'opérait plus : elle ne voulait rien entendre.

Elle a cessé de crier, s'est mise à sangloter, puis elle s'est assoupie. Je n'arrêtais pas de regarder son corps endormi tressaillir, sa crise de larmes la faisait encore épisodiquement hoqueter quand elle inspirait.

J'avais bien vu les loques et les couvertures sur la chaussée, mais les couvertures avaient l'air vides, abandonnées sur la voie de droite.

Dès que j'ai percuté le tas, j'ai su que j'avais heurté plus qu'un simple paquet de chiffons. Je m'étais déjà pris des putois, et même un chien une fois.

Je roulais à 60 km/h, peut-être plus.

Les pneus et les amortisseurs ont réagi au passage du corps et j'aurais juré avoir entendu le bruit des os qui se brisaient.

J'ai pensé qu'un poivrot était tombé du banc sur lequel il pionçait et qu'il avait roulé jusqu'à la rue.

Elle dormait à poings fermés sur le siège passager. Elle n'a pas bougé.

Je ne me suis pas arrêté.

J'ai continué de rouler vers l'est en direction du centre-ville ; j'ai cru me rappeler qu'elle avait une chambre d'hôtel dans le coin, mais je ne me souvenais pas des détails : elle venait de rentrer à L.A. après avoir vécu dans la région de San Francisco, ou un truc dans le genre.

J'ai quitté le boulevard pour la route 101 près de Western, et puis j'ai piqué vers le sud sur la 110 et j'en suis sorti à Wilshire. Les rues étaient désertes.

Je me suis garé devant le Wilshire Grand Hotel. Je n'étais pas vraiment sûr d'être au bon endroit, mais sur le moment et au vu des circonstances, ça me paraissait vaguement correspondre à ce qu'elle m'avait dit.

Elle ronflait près de moi.

J'ai déverrouillé les portières de la voiture, je me suis penché sur elle et j'ai ouvert de son côté.

Le portier et le voiturier ont jeté un regard dans ma direction. Ils n'arrivaient pas à comprendre ce qui se passait, ils ne connaissaient pas mes intentions et ne savaient pas à quoi s'attendre.

Je l'ai poussée hors de la bagnole alors qu'elle était toujours inconsciente. Elle a un peu roulé par terre, mais pas comme dans les

films. Je ne pense pas qu'elle se soit réveillée, mais je ne suis pas resté sur place pour vérifier... Je me suis barré aussi vite que possible sans que ça attire davantage l'attention.

Le personnel de l'hôtel s'est précipité autour d'elle.

Ils allaient sans doute l'abandonner à son sort, peut-être même appeler les flics pour qu'ils viennent la chercher quand ils se rendraient compte qu'elle n'était pas une cliente de l'hôtel. Dans ce cas-là, j'imaginais qu'elle allait finir la nuit à cuver dans le commissariat du coin. Si par hasard j'avais raison pour l'hôtel, ils allaient probablement l'amener dans sa chambre, consternés, mais ils étoufferaient l'affaire du mieux qu'ils le pourraient pour éviter tout scandale.

Je ne savais vraiment pas ce qui allait lui arriver et ça m'était complètement égal.

Sans elle, seul dans sa voiture de location, j'ai repris la direction de l'ouest par Wilshire et je me suis enfoncé dans la nuit enfumée de la Californie du Sud.

rites d'ouverture

Dominus vobiscum

Coupure à la lèvre

Elle avait une coupure à la lèvre. C'est ce qui m'avait attiré ; c'est pour ça que je l'ai approchée. La coupure à la lèvre et son fard à paupières.

Elle était assise au bar. J'ai cru qu'elle serait coriace, qu'elle allait m'envoyer promener. D'abord, je suis resté planté là. Je n'ai rien dit.

Le bar s'appelait The Stardust. Il était mal éclairé, mais on n'était pas complètement dans le noir. Je voyais distinctement sa blessure. Elle saignait peut-être encore un peu. Je n'en étais pas sûr. Quoi qu'il en soit, elle avait aussi du sang sur le menton ; séché ou frais, impossible de savoir.

Quelqu'un avait mis beaucoup d'argent dans le juke-box. C'était de la mauvaise musique.

Je ne pense pas que ça ait eu la moindre importance, mais sur le moment j'ai cru que ça allait en avoir.

Elle a parlé la première.

— Tu veux savoir ce qui m'est arrivé ? elle m'a demandé.

— Non, j'ai répondu.

Le barman lui servait régulièrement à boire, sans rien lui demander.

Derrière nous, une bagarre a éclaté. Ni elle ni moi ne nous sommes retournés pour regarder.

J'ai caressé le dos de sa main gauche. Je ne savais pas comment elle allait réagir. On n'avait pas échangé un mot depuis tout à l'heure.

Mon ancienne petite amie m'avait toujours appelé « mon chou ». J'étais sûr que cette fille-là ne me donnerait pas de petit nom.

Je me suis penché pour l'embrasser et elle m'a rendu mon baiser. J'ai senti le goût du sang.

Je suis sorti du bar en la prenant par la main et elle est venue avec moi.

À l'extérieur, il n'y avait pas d'ombres. Je pense que nos ombres étaient mortes. Il n'y avait rien d'autre d'ailleurs. Pas d'autres bâtiments, pas de voitures, personne d'autre. Le paysage était complètement désert. On est partis en longeant la rue sombre, accrochés l'un à l'autre, en direction du bout de la nuit.

Femme en bustier

Nous avons grimpé une courte volée de marches pour rejoindre sa chambre.

Nous avons bu toute la soirée sur un pas de porte. Nous avons siroté (avec classe) du whisky caché dans un sac en papier.

Tout était pâle : la chambre, sa peau, la lumière.

Il n'y avait pas de marron, seulement du beige ; pas de rouge, seulement du rose ; pas de noir, seulement du gris.

Elle a gardé son chemisier pendant que nous faisons l'amour.

Peu après, j'ai remonté son haut pour voir ses seins. Le chemisier est resté autour de ses épaules.

Je suis parti bien avant l'aube, à moins que ce ne soit elle, je ne m'en souviens plus. Je me suis peut-être réveillé dans son appartement ; peut-être qu'elle s'est réveillée dans le mien. Je n'en sais rien.

J'étais tout seul.

Je me sentais tellement bien.

* *

Lorsqu'on regarde une étoile, on voit des choses qui se sont passées il y a un million d'années, voire plus.

C'est pareil pour nos vies. On comprend ce qui nous est arrivé (nos actions, leurs conséquences) longtemps après, très longtemps après.

* *

Dans une rue, quelque part, nous marchons vers un café ; nous traînons en ville, nous jouons dans un jardin public, ça n'a aucune importance ; c'est toujours la même chose : c'est nous trois, ensemble, tous les trois, notre triade, notre trinité. Elle est tout le temps là et moi aussi, ainsi que cet enfant qui est le nôtre...

DÉTRAQUÉS

Oremus !

Échange de bons procédés

Elle tenait son fils par la main. Il lui a quand même échappé.

Le bus roulait vite.

Le garçon a surgi devant.

Je l'ai attrapé par le bras, j'ai tiré d'un coup sec et je l'ai mis hors de danger.

Il ne s'est même pas rendu compte de ce qui s'était passé.

Sa mère, elle, a tout vu.

— Merci, elle a dit. Merci beaucoup.

— Je me ferais bien sucer, je lui ai répondu.

— Quoi ? elle a lâché, incrédule.

— Je viens de sauver la vie de ton fils. Je veux que tu me tailles une pipe.

Je ne l'ai pas exactement forcée, mais j'ai lourdement insisté pour arriver à mes fins.

Il faisait presque nuit.

Elle m'a ramené chez elle.

C'était un chouette appartement, bien agencé. Elle avait des bibelots et un mini-bar.

Elle a mis son fils au lit ; je l'ai patiemment attendue.

Une fois que son garçon s'est endormi, elle a ouvert ma braguette. J'étais déjà tout raide. Elle m'a bien sucé, fort et longtemps. J'ai éjaculé dans sa bouche et elle a avalé. J'ai dit merci, au revoir et je suis parti. J'ai parcouru les trois kilomètres qui me séparaient de chez moi à pied.

Grand front

Pour une fois, je bois dans un endroit sympa.

La fille à l'autre bout du bar a un grand front. Elle ressemble à Élisabeth I^{re}.

Je veux l'épouser, ou au moins m'enfuir avec elle.

* *

La plupart de mes relations sont des SDF. Ce sont des amitiés de courte durée. Pas par choix. Simplement parce que ces personnes se déplacent trop. Elles restent devant ma banque pendant environ trois semaines, puis elles ne sont plus là.

* *

C'est dur de tenir un bar. Intellectuellement, je veux dire. C'est le boulot de Jill. Elle est drôlement rapide. Elle prend les commandes, sert les verres et encaisse l'argent. Tout à la fois. Mais elle ne veut pas sortir avec moi. Je ne lui ai jamais demandé, tu vois, mais je le sais, c'est tout.

* *

Au centre-ville, à Skid Row, les filles veulent bien sortir avec moi. Ça me plaît.

* *

Je suis tellement mal à l'aise lorsque je parle aux femmes que j'en perds la voix. Pas quand je suis au centre-ville. Pas à Skid Row. Pas au King Eddie Saloon. Je suis un genre de don Juan là-bas.

* *

Élisabeth I^{re} est belle.

De manière étonnante, je suis extrêmement à l'aise avec elle. Je l'invite à sortir.

Elle accepte.

Au cours de notre premier rencard, je lui demande de m'épouser, ou

de s'enfuir avec moi.

Élisabeth, ou peu importe son nom, est vraiment belle.

Elle refuse de m'épouser ou de partir où que ce soit avec moi. Elle me regarde d'une drôle de façon.

Je crois que j'ai merdé.

Vents violents

La beauté de l'aridité, c'est la beauté de l'âpreté et de la dureté. C'est l'esthétique du vide et de la solitude, qu'un brouhaha étouffé vient contredire.

Je suis un enfant de la ville. Je déteste la nature... en tout cas, je n'aime pas y rester longtemps.

À l'exception du désert. J'aime quand la beauté contient la possibilité d'être malveillante.

Le contraire d'aride, c'est luxuriant. Le contraire de luxuriant, c'est aride.

Je préfère l'aridité.

* *

Je trouve que les parallèles entre le désert et les quartiers pauvres de la ville sont à la fois manifestes et troublants : tous les deux arides, leurs formes verticales et horizontales (des lignes droites, des grands murs, très peu d'entre-deux) sont recouvertes de dessins. Des graffitis et des pétroglyphes.

L'impression que ces deux endroits sont abandonnés est trompeuse. Ils sont habités jusque dans leurs moindres recoins, dans les sous-sols ou les terriers, et la vie y est rythmée par la violence : des coups de feu, une chouette chassant sa proie dans la nuit, le claquement d'un cran d'arrêt, les dents d'un serpent cassant la queue d'un lézard effrayé qui s'enfuit ventre à terre, laissant un tiers de son corps derrière lui. Rescapé malgré tout.

Beaucoup de vies invisibles. Beaucoup de vie nocturne. Une nuit vraiment noire. Une lumière, lorsqu'elle apparaît, tellement éblouissante qu'elle vous fait grimacer : des réverbères halogènes et le soleil du désert.

Impitoyable.

Dans les zones difficiles, les êtres furtifs sont les plus adaptés.

Magnifique.

* *

Je suis allé à Palmdale et j'y retournerai. C'est à la fois un désert et un quartier pauvre. Les coyotes chassent les chats domestiques qui s'y promènent la nuit, et le nombre d'homicides y est en forte

augmentation. En l'absence de collines, les cadavres restent à plat sur la chaussée.

* *

Je suis prêt à m'enfuir. Le sable chaud m'appelle.

L'armoise tridentée et les succulentes. Des buissons arrondis épars comme des touffes de cheveux. Des vents violents ; ça fait des mois qu'il n'a pas plu. Les virevoltants sont de potentielles boules de feu ambulantes.

Les pistes du comté de Los Angeles. Hier comme aujourd'hui. À une heure de voiture de la deuxième plus grande ville du pays. L'Avenue P. L'Avenue R. L'Avenue T-4. L'Avenue T-10. C'est comme s'ils avaient été à court de noms. Le désert plat s'étire sur des kilomètres. La terre morcelée par la terre. Attendant toujours : attendant la pluie, attendant qu'on lui donne un nom. Les journées sont courtes et les nuits longues.

Il faisait moins huit degrés ce matin à Los Angeles. Le désert des Mojaves ; à 45 kilomètres de la base aérienne Edwards, la piste d'atterrissage de la navette spatiale, à une certaine époque. Des amas de créosotiers. Des camions chargés de pêches me doublent sur l'autoroute de Pearblossom. Les petites collines beiges et arides qui vallonnent sur les bords de la route : des corps nus allongés, languissant sur le paysage.

Cela fait plusieurs jours, voire des semaines, que j'erre sans but dans le désert des Mojaves. Mais, comme je le souhaitais, les choses s'entremêlent à présent, confuses.

Le vernis de ses ongles est noir. Le soleil écarlate. Quand la nuit tombera, il n'y aura pas de lumière. À minuit, le sable est noir, mais il scintille. Je bois un café au Carol's Coffee Shop. Le bar du coin s'appelle The Trap – le piège. Je vais bientôt aller y prendre un verre. Je vais commander un whisky. Rien d'extraordinaire. Un bourbon. Du Wild Turkey. À ce moment-là, la fille sur le tabouret d'à côté sera abîmée, mais belle. Le vernis de ses ongles sera noir.

J'essaie de réduire mon univers. Je crois que j'y arrive.

Le motel est petit, une dizaine de chambres. Je suis le seul client. Elle vient avec moi. Il n'y a rien sur des kilomètres à la ronde. Ils ont annoncé à la radio du vent pour la soirée, des rafales pouvant aller jusqu'à 100 km/h. Du sable vient fouetter contre la porte recouverte d'étain. La chambre est à peine meublée, le mobilier rudimentaire : un lit, une commode, une chaise. La télévision est vissée au mur. On a apporté une bouteille d'alcool fort dans un sac en papier marron. Ça fait déjà des heures qu'on picole. Là, on boit directement au goulot, et puis plus tard, dans des gobelets en plastique qu'on trouve dans la salle de bain. Un brin de raffinement. Elle frotte le dos de mes mains avec le

bout de ses doigts. Son vernis à ongles est écaillé. Lorsqu'elle ôte son chemisier, ses seins sont fermes et ronds. Elle retire ses bottes et son jean. Elle s'allonge, nue comme un ver, sur le matelas de mauvaise qualité. Elle ressemble trait pour trait aux collines ondoyantes qui jalonnent le paysage de l'autre côté de notre porte.

Meufs aux pieds sales

Ses pieds sont toujours sales. J'adore ça. Puis elle me quitte.

Je trouve une autre meuf qui a les pieds sales. J'aime les lui nettoyer à coups de langue. Quand je fais ça, elle les resalit vachement vite. Elle marche presque toujours pieds nus.

Je suis tellement heureux en ce moment que c'en devient insupportable.

Ça ne peut pas durer. Ça ne dure pas.

Je passe la promenade de Santa Monica au peigne fin et je ratisse Skid Row. Y a personne qui me branche.

Je dégote une fille qui se douche tous les jours. Ses pieds ne sont jamais sales. Mes désirs sont contrariés.

J'éteins le chauffe-eau. Puis je coupe carrément l'eau. Je fais porter le chapeau à la Compagnie des eaux et de l'électricité. Ça ne change rien. Les choses ne changent jamais. Nous sommes toujours ensemble. Je ne suis pas malheureux, juste un peu triste. Je regarde autour de moi. Tout le temps. En vain.

Maniement de l'épée

Au parc, une grosse femme s'entraînait au maniement de l'épée. Je me suis arrêté pour fumer une cigarette. Je ne fume pas à la maison ni dans ma voiture.

Un gros type est venu la rejoindre. On aurait dit des tambours-majors, ou d'étranges samourais. Je les ai regardés jusqu'à ce que je finisse ma cigarette. Puis je suis parti.

Plus tard, je suis allé à Chinatown, fumer et boire dans un bar sur Mei Ling Way. Après six ou sept verres, je suis allé me faire masser. Il n'était que dix heures. Pour cinquante dollars, une Thaï maigrichonne m'a branlé. À cause de l'alcool, ça m'a pris du temps, mais quand j'ai joui, c'était bon.

Je suis allé dans un autre bar.

La grosse nana y était, mais pas le type.

Je lui ai demandé si elle voulait boire un verre et elle m'a dit non. Je n'ai pas insisté.

Quand elle a dit non, j'ai su que c'était non. J'étais déçu, déprimé même, mais je n'ai pas insisté, même quand j'ai vu son gros copain passer la porte d'entrée alors que je sortais.

* *

J'étais tout seul dans le bar coréen, loin des entraîneuses et de l'agitation du comptoir, quand elle est entrée.

Elle s'est assise à côté de moi et, cette fois-ci, elle m'a laissé lui payer un verre.

— De quoi est-ce que tu veux parler ? elle m'a demandé.

— De la déconstruction, j'ai dit.

— Il n'existe rien en dehors du texte.

Les lumières du bar étaient rouges et orange.

Elle a retiré son haut. Elle ne portait pas de soutien-gorge. Ses seins étaient énormes. J'ai embrassé ses deux tétons. Elle m'a caressé les cheux.

Je croyais que les autres clients nous regardaient, mais pas du tout.

L'heure de la dernière tournée est vite arrivée.

J'ai pensé que le fait qu'elle se soit déshabillée impliquait quelque chose. Elle pensait que ça signifiait autre chose.

Quand je suis revenu des toilettes des hommes, elle n'était plus là.

Elle pesait quatre-vingt-dix kilos, peut-être plus. Elle maniait l'épée

d'une façon incroyable. Ça allait rester à jamais gravé dans mon esprit.

Une des Coréennes s'est amenée. Je lui ai payé une bouteille de Glenfiddich et elle est restée. La serveuse a apporté de l'eau pour le whisky.

Les lumières étaient toujours orange et rouges.

* *

Je suis passé tous les jours devant le parc. J'arrêtais ma voiture. Je fumais deux ou trois cigarettes pour rester plus longtemps. Je n'ai jamais revu la grosse nana ni le gros type.

Pédicure

Mon frère a un flingue. Il l'agite dans tous les sens. Il s'enferme dans la salle de bain.

Je suis occupé à vernir les ongles de pied de ma mère. Brandon gueule et crache des insultes.

— Tu vas mettre des strass, ma puce ? me demande ma mère.

— Carrément. J'ai le petit nécessaire de manucure que j'ai acheté.

— Ouh là là, comme c'est excitant !

— Famille, mon cul ! hurle Brandon depuis la salle de bain. Je vous emmerde !

Il fracasse quelque chose.

— Brandon, ferme ta gueule ! je crie.

— Mais qu'est-ce qu'il a ? me demande ma mère.

— Je sais pas.

Brandon est en train de casser des trucs dans la salle de bain. Ça fait flipper ma petite sœur.

— Maman, tu vas faire quelque chose ?

— Il est tout le temps comme ça, je dis.

Kerry a 14 ans, Brandon en a 15 et moi 17.

— Tu es prêt à mettre les strass ?

Ma mère contemple ses ongles de pied fraîchement vernis ; elle est heureuse.

— Je dois mettre une autre couche de rouge, je lui dis.

— Eh bien, vas-y alors.

— Faut que la première couche sèche.

— C'est quand tu veux !

Je souffle sur ses ongles de pied pour qu'ils sèchent plus rapidement.

— Vous deux alors ! lâche Kerry en frémissant avant de claquer la porte derrière elle.

On casse d'autres trucs dans la salle de bain.

— J'ai un flingue, putain !

Cette fois, Brandon est carrément en train de péter les plombs.

J'essaie de garder mon calme, mais le bruit commence sérieusement à me prendre la tête.

Je fais un raté avec le vernis.

— Tu m'en as mis sur l'orteil.

J'utilise un coton-tige pour que la pédicure soit de nouveau parfaite.

— Attends une minute, maman. Je vais essayer de lui parler.

- D'accord, fiston. Je vais remuer les orteils pendant ce temps.
 - Ils vont bien sécher comme ça. Je reviens tout de suite.
- Je cogne à la porte de la salle de bain. Bien sûr, il n'ouvre pas.
- Arrête tes conneries, Brandon !
 - Casse-toi, Eric. Je vais me flinguer !
 - Mais qu'est-ce qu'on va faire de toi ?
 - Eric !!

Ma mère m'appelle.

Je donne un grand coup dans la porte.

- Brandon, t'es con !

Du verre se brise.

Je retourne aux orteils de ma mère.

- Ils sont tout secs maintenant. Faut pas qu'ils soient humides et collants pour les strass ?

Je m'agenouille à ses pieds. Elle a de très jolis pieds.

C'est de pire en pire dans la salle de bain.

Kerry revient et me voit à genoux.

- Vous allez faire quelque chose ou quoi ?

Je retourne à la salle de bain.

- Brandon, qu'est-ce que tu branles ?

- Mais qu'est-ce qu'il fout là-dedans ?

C'est la voix de ma mère.

Elle se tient à côté de moi, des séparateurs entre les orteils.

- Brandon Allen Commings, tu vas tout de suite sortir de cette salle de bain !

- Je t'emmerde, maman !

On entend un coup de feu.

J'enfonce la porte d'un coup de pied.

Il y a un trou dans le mur de la salle de bain, mais Brandon va bien.

- Donne-moi le flingue.

Il me tend le pistolet.

- Va te coucher.

Brandon part en courant.

Ma mère m'embrasse. Je passe mon bras autour d'elle et l'embrasse aussi.

Kerry et Brandon traînent des pieds et pleurnichent un moment, puis tout devient calme.

Ma mère et moi retournons au canapé.

- Tu vas pouvoir finir mes ongles maintenant ?

Crasseuse

Des crottes de chien parsèment le sol de son appartement. Wanda a un chien, mais elle ne le sort jamais. Il chie à l'intérieur. Des fois elle nettoie, d'autres non. Ça reste là et ça finit par sécher. Mais il n'y a pas que les merdes de chien. Son appartement tout entier est une porcherie : des piles de vaisselle à faire, des bouteilles de vin et des canettes de bière vides, du linge sale éparpillé partout.

Elle ne se lave pas très souvent non plus. Toutes les deux semaines. Elle sent un peu, mais pas tant que ça, vu le peu de douches qu'elle prend. Elle est connue dans toutes les boîtes de nuit. Les hommes l'adorent. Elle a toujours un mec.

Ses histoires semblent toutes durer environ un an. Elles se terminent avec le garçon qui crie : « T'es crade ! » J'ai du mal à comprendre. Elle ne change pas. C'est comme si au bout d'un an ils se rendaient compte à quel point elle était sale. Mais ça a toujours l'air de se passer de la même façon pour Wanda. On dirait qu'elle s'en fout. Une semaine ou deux plus tard, elle est avec un autre type.

On ne fréquente pas les mêmes personnes, mais on traîne aux mêmes endroits. Je la rencontre pour la première fois au Short Stop sur Sunset. Les barmen y sont bons, mais comme ils ne sont pas assez nombreux, il faut attendre des plombes pour avoir une bière. Wanda se tient à côté de moi. Je décèle son odeur, mais j'aime ça. Elle sent le sexe et la sueur.

On commande la même chose, un whisky soda, et ça nous fait rire.

— Tu paies ? elle me demande.

Elle déconne, mais au début j'en suis pas sûr.

Ses cheveux sont gras, mais elle a un sourire espiègle, sexy en tout cas.

Elle me dit qu'elle a déjà un mec, mais on échange quand même nos numéros en fin de soirée.

* *

La première fois que je vais chez elle, je n'en reviens pas. On dirait le décor d'un film sur la crasse et la décomposition. Je rentre quand même. Elle me tend une bière fraîche.

Partout, il y a des traces de son mec : une grande paire de Chuck Taylor et des sous-vêtements masculins par terre.

— Mon mec est en voyage.

On flirte, mais on ne fait rien.

On parle beaucoup de musique et de groupes et on boit pas mal de bières.

Aux alentours de trois heures du mat, je rentre chez moi.

* *

Je perds mon boulot à Sea Level Records parce qu'ils ferment le magasin.

Je commence à traîner avec Wanda presque tous les après-midis.

Quand on sort, elle doit être rentrée pour quinze heures parce que tous les jours, elle taille une pipe à son petit voisin lorsqu'il rentre du collège.

Le gamin de 3^e est latino.

— Tu veux regarder ? elle me demande.

— Non, je réponds, mais je ne m'en vais pas.

— Mon mec non plus veut pas regarder.

Elle emmène le gamin dans la chambre.

Dix minutes plus tard, ils ont fini et le gosse rentre chez lui.

Elle me regarde.

— Quoi ?

Je ne dis rien.

En général on parle assez facilement elle et moi, mais là je suis plutôt silencieux.

— Ça lui donne confiance en lui. Avant il se plantait dans toutes les matières, maintenant il n'a plus que des bonnes notes.

Elle sort deux-trois copies de son carnet scolaire pour confirmer, et je dois admettre qu'il réussit de mieux en mieux.

— Me fais pas la morale. C'est un garçon, pas une fille.

* *

Deux jours plus tard, je regarde.

Sergio est ravi que je fasse le voyeur. Il est fier et content et gonfle son petit torse.

Son visage s'éclaire d'un sourire quand Wanda avale.

J'ai envie de lui dire qu'on ne s'est jamais touchés Wanda et moi, mais ça me paraît déplacé.

Quand ils ont fini, Sergio demande une bière.

— Tu es trop jeune pour boire, lui répond Wanda avant de le renvoyer chez lui. Quand il passera en 2^{de} et qu'il sera au lycée, faudra que j'arrête ça. Il lui faudra une copine.

— T'as raison là-dessus, je lui dis.

— T'as faim ?

Elle passe des taquitos Costco au micro-ondes.
Pendant qu'on mange, son chien fait ses besoins sur le plancher.
Je propose de sortir le chien.
— Un peu trop tard, elle dit.
Elle rigole et montre du doigt le tas de merde.
Elle va au frigo et prend deux canettes de Pabst.
— Et puis, faudrait pas qu'il s'habitue, elle ajoute.
Je commence à passer à l'improviste.

* *

Aujourd'hui elle lit. Elle lit beaucoup en fait.
— Tu aimes Kant ? elle me demande.
— L'impératif catégorique ?
— Je préfère « un ».
— « Un » ?
— Ouais, l'article indéfini...
— D'accord.
— J'adore les idéalistes allemands.
Elle lit une anthologie sur le sujet parue chez Penguin. Elle referme son livre et me sourit.
— Surtout Hegel.
Son téléphone sonne.
Elle a un iPhone bleu acier. Elle ne baisse jamais le volume. J'entends toutes ses conversations téléphoniques.
Un type est en train de crier au bout du fil. Il s'agit de toute évidence de son mec. Il n'est toujours pas rentré. Je ne sais pas bien où il est. Elle ne me l'a pas dit. Mais il est furieux et crie très fort.
Il hurle pendant dix bonnes minutes d'affilée.
Elle ne dit rien.
Je prends son livre et, sans perdre sa page, commence à lire la préface. Ça a l'air intéressant.
Quand son mec finit sa tirade, elle éteint son téléphone.
Elle me regarde. Je ne peux pas dire si elle est triste.
— Je crois que je suis de nouveau célibataire, elle dit.
On s'embrasse pour la première fois.

* *

Wanda est toujours habillée quand elle honore Sergio. Pas aujourd'hui. Elle ne porte rien sous son peignoir de bain. Elle a les seins qui dépassent.
Je n'ai assisté que deux fois à leurs frasques. Aujourd'hui, elle me supplie de venir avec eux.

Elle s'occupe de lui à la porte d'entrée de l'appartement. Elle s'active à la tâche. Il regarde ses seins. Très rapidement, il jouit. Il attend qu'elle avale, mais elle ne le fait pas cette fois-ci. Elle le presse de sortir alors qu'il est encore en train de remonter la braguette de son pantalon.

— Demain ? il demande.

Ça ne se passe pas comme d'habitude, le jeune Sergio est perturbé.

— Oui, elle marmonne entre ses dents, la bouche pleine.

Elle ferme la porte à clef derrière lui.

Dès qu'il est parti, elle jette son peignoir par terre.

Elle est nue, en sueur.

— Embrasse-moi, elle me commande.

Je lui obéis.

On se roule des pelles et on s'embrasse avec toute cette humidité en plus et je bande comme un taureau.

On arrête de s'embrasser.

— Nettoie-moi avec ta langue et baise-moi !

Je déboutonne ma chemise et me mets à genoux. Je me débarrasse maladroitement de mon futsal pendant que je fais remonter ma langue le long de ses cuisses. Toujours debout, elle écarte les jambes en faisant glisser ses pieds sur le parquet sale. Ma langue écarte ses lèvres.

Maintenant, je suis le mec de Wanda.

Up, Up and Away

Elle n'a pas envie de moi, alors je la kidnappe.

C'est vraiment facile.

Pas la peine de se donner beaucoup de mal, ou d'en crever d'envie.

Arma virumque cano.

Je sais de quoi je parle.

Je vais la chercher à l'école.

Je l'ai déjà fait tellement de fois.

Quand elle avait envie d'être avec moi.

Alors je le fais encore une fois.

Elle grimpe dans la voiture, impatiente et inquiète.

Avant, elle était tout le temps impatiente.

À présent, il y a de l'appréhension.

On entend la chanson de The Fifth Dimension, *Up, Up and Away*.

Elle ne la connaît pas.

Je lis un livre qui s'intitule *Warped Passages*. C'est un livre scientifique écrit par une meuf qui s'appelle Lisa Randall. Je vois sa photo sur la couverture du livre. Je trouve qu'elle est vraiment mignonne.

J'emmène cette lycéenne en forêt. Je ne sais pas quoi faire après ça.

Avant, on baisait.

Elle ne sait pas si elle doit être effrayée ou excitée.

Moi, je suis effrayé et excité.

Je l'embrasse plusieurs fois.

Elle m'embrasse à son tour.

Je pense à des peintres hyperréalistes comme Richard Estes et Chuck Close.

Je pense à ma prof de 6^e qui avait des ongles vraiment longs. Elle s'appelait M^{me} Evans. On était en plein milieu de la première vague féministe. Je n'arrivais donc pas à savoir si elle était mariée ou non. Il s'est avéré qu'elle ne l'était pas.

J'ai toujours aimé quand elle me demandait de venir la voir pour parler d'un devoir ou d'autre chose. C'était ma prof d'anglais.

Je dis à Lisa de remonter dans la voiture, et on quitte les bois.

Elle pense que c'est un jeu. Pas moi.

— C'est romantique, elle dit.

Je nous ramène à mon appartement.

Je bois une bière directement à la canette.

Sur la route, je me tais.

C'est elle qui parle en premier, puis ne dit plus rien.

C'est très silencieux.

De retour chez moi, j'enferme Lisa dans la penderie.

Elle glousse, puis se met à pleurer.

Elle commence à pleurer de plus en plus.

Je l'entends alors même que la porte de la penderie est bien fermée.

J'allume ma chaîne.

Je passe différentes musiques : le Velvet, les *Variations Goldberg*, Marvin Gaye, Nels Cline, Nas.

Ses bruits sont étouffés.

Je m'agrippe à mes coussins.

Après quatre ou cinq heures, je la laisse sortir de la penderie.

On s'embrasse, et on s'embrasse, et on s'embrasse.

Je connais une pizzeria qui est encore ouverte.

On y va.

L'intello

Je revenais de la bibliothèque. J'avais emprunté quelques livres.

La nuit commençait à tomber. Quelqu'un a crié « Gros con ! » en passant.

Je ne pensais pas qu'il s'adressait à moi. Puis j'ai senti qu'on tirait sur mon cabas de la bibliothèque de Los Angeles.

— C'est à toi que je parle, l'intello !

Il portait un beau jogging.

Je déteste salir mes vêtements.

J'ai fouillé dans la poche de mon blazer Tommy Hilfiger et j'ai sorti mon couteau et je l'ai profondément enfoncé dans l'épaule droite de l'homme. Je me suis promptement écarté pour que son sang ne tache pas ma nouvelle veste.

— C'est quoi ton problème, putain ? m'a crié l'homme.

Je n'ai pas répondu.

J'ai nettoyé le couteau sur sa manche et je l'ai rangé dans ma poche.

Je me suis dirigé vers un bar bien éclairé pour y boire un cocktail et me replonger dans mes livres.

Redondo Beach

Il jouait de la guitare. Un bar sur la jetée.

Je crois que c'était sa copine. Assise devant, près de la scène improvisée.

* *

Le temps d'attente au Pacific Fish était très long. Une queue interminable. La clientèle qui se tassait sur le quai parlait japonais et espagnol, dans cet ordre-là.

C'était sûrement très bon, mais je n'avais pas l'intention d'attendre.

* *

Le son des télés avait été coupé. Il y en avait trois : les Yankees contre les Mets ; du beach-volley ; la coupe du monde de foot.

J'ai essayé de rester à l'écart, mais je n'ai pas réussi.

* *

Un enfant mexicain, petit et gros, âgé de quatre ans peut-être, a fait passer un ballon de plage bleu-blanc-rouge par-dessus la fragile balustrade de la jetée. Le ballon est tombé sur le sable en contrebas. Le gamin s'est mis à pleurer. Je ne parle pas très bien espagnol, mais je me démerde quand même. Les parents du garçon lui ont expliqué que le ballon était perdu ; ils lui ont dit qu'il ferait mieux d'arrêter d'y penser, qu'il fallait tourner la page.

Je suis incapable d'oublier la moindre chose ; je ne tourne jamais la page.

J'ai sauté par-dessus la rambarde verte et j'ai retrouvé le ballon de plage du gamin.

Nous avons échangé les mots « gracias » et « de nada » pas mal de fois.

Je suis retourné au bar où le type jouait de la guitare.

* *

Par les baies vitrées, je pouvais voir un bout de plage, la côte qui se courbait vers le sud, et des groupes de personnes qui pataugeaient dans

l'eau tiède.

J'ai pris un siège au comptoir.

La musique était pas mal, agréable même – un musicien solo qui faisait des reprises : Neil Young, Jimmy Buffett, un Bob Marley de temps en temps, les Beatles.

La nana était mignonne et s'ennuyait ; elle avait déjà entendu ces morceaux une centaine de fois, peut-être plus.

Pendant que le gars se concentrait sur ses accords, je me suis focalisé sur la fille.

Je lui ai offert un verre, puis un autre.

Ensuite, tout s'est passé très vite.

Nous nous sommes embrassés quand son copain a fait une pause. Lorsqu'il est revenu jouer, nous sommes sortis fumer une cigarette.

Le soleil était presque couché et nous regardions sur la plage les dernières personnes qui barbotaient en rigolant ou qui se préparaient à partir. Nous nous sommes encore embrassés.

Même si je ne savais pas exactement où j'allais, je lui ai demandé de venir avec moi.

Elle m'a répondu non. Elle m'a répondu avec délicatesse ; elle m'a dit qu'elle s'était amusée et elle m'a aussi dit que j'étais adorable.

Elle est retournée s'asseoir à côté de son copain qui jouait pour des buveurs de bière indifférents. Je l'ai suivie à l'intérieur. J'ai mis vingt dollars dans le chapeau du type. J'ai dit à la fille que je devais m'en aller. Elle m'a embrassé encore une fois, mais cette fois-ci sur la joue. Je lui ai fait un signe de la main en franchissant la porte.

* *

Dehors sur la jetée, la foule n'avait pas diminué, seulement changé. Elle était devenue inquiétante. Dans une taquerfa, il y avait des dizaines de motards et de la bière pas chère à la pression. C'était un stand en plein air, il n'y avait donc pas de véritable seuil pour distinguer l'intérieur de l'extérieur. J'hésitais pourtant à entrer.

Pisseuse

Elle était en train de me pisser dans la bouche quand on a sonné à la porte.

— Entre, elle a dit, c'est ouvert.

— Mais t'es tarée ou quoi ?

Carla et moi étions sur le sol du salon. Joanne est entrée. Carla pissait encore.

— Oh, a fait Joanne.

Elle a fait demi-tour pour s'en aller.

— J'ai presque fini, lui a lancé Carla.

Joanne a regardé au plafond. On aurait dit qu'elle allait se mettre à rigoler, ou pas. Je ne sais pas trop. En tout cas, elle avait l'air mal à l'aise.

Carla et moi étions nus tous les deux. Carla était accroupie au-dessus de moi et elle me branlait pendant qu'elle pissait. Alors qu'elle était en train de finir – un puissant jet d'urine réduit à un mince filet – j'ai joui dans sa main.

Comme d'habitude, ça a été un orgasme terrible. Je n'ai pas eu le temps d'avoir honte comme je l'aurais cru. En fait, après ma première réaction de panique, je n'ai plus du tout pensé à Joanne jusqu'à ce que je finisse de jouir.

Carla a joui, elle aussi, et quand elle a arrêté de crier et qu'elle s'est écroulée à mes côtés, on a tous les deux levé les yeux et Joanne était toujours là. Son expression était différente. Carla l'a senti, je pense.

— Tu veux essayer ? lui a demandé Carla. C'est marrant.

J'avais pensé que Joanne allait prendre la porte fissa quand elle allait voir le tableau. Je me disais que c'était son genre. Faut croire que j'avais tort. Faut croire que je ne la connaissais pas si bien que ça. Bien qu'on sortait tous ensemble, c'était surtout l'amie de Carla.

À l'invitation de Carla, elle a aussitôt retiré ses chaussures et enlevé son pantalon. Je suis resté sur le dos, la bouche grande ouverte. Joanne s'est accroupie au-dessus de moi. En quelques secondes, elle urinait déjà.

* *

Carla et moi avons commencé le truc de la pisse trois semaines avant que Joanne nous surprenne. C'était son idée.

On regardait la télé au lit. On venait de baiser, mais d'une façon

ennuyeuse. On le savait tous les deux.

— Tu sais ce que j'ai toujours voulu faire ? m'a demandé Carla.

On mangeait de la pizza surgelée en regardant *Dr House*, une série sur un médecin misanthrope, mais génial.

Je n'ai rien dit. Je voulais qu'elle aille au bout de sa pensée.

— Pisser dans la bouche d'un mec, elle a dit.

— Quoi ?

— C'est sensuel. L'humidité, le bruit, l'écoulement, tu vois ?

— Je crois que oui.

— Tu sais, c'est stérile l'urine.

— C'est vrai.

— En plus, y a pas de mal à se sentir supérieure des fois.

Je n'ai pas réfuté l'idée.

— Tu trouves que je suis bizarre ?

Je lui ai caressé les cheveux avec bienveillance.

Elle s'est pelotonnée contre moi et elle s'est endormie avant la fin de la série.

J'ai éteint la télé et la lumière et je me suis rendu compte que je bandais dur.

Je me suis masturbé pendant qu'elle ronflait, blottie contre mon corps.

* *

Deux jours après que Carla a évoqué l'idée de me pisser dessus, j'ai accepté.

C'est moi qui ai abordé le sujet cette fois-ci ; je savais qu'elle n'allait pas en reparler. C'était à mon tour de le faire.

Ça faisait trois ans qu'on était ensemble. Ça se passait encore bien au lit, mais il n'y avait plus l'excitation de la nouveauté.

C'était un dimanche après-midi ennuyeux. Je me prélassais en peignoir et lisais l'édition du jour du *New York Times*. Je déteste regarder le sport, pourtant j'étais devant un match de baseball à la télé. Ce n'était même pas une équipe de Los Angeles. Comme elle n'avait rien d'autre à faire, Carla regardait avec moi.

Je n'arrêtais pas de lui donner des bières.

— Tu essayes de me saouler ?

Je lui ai tendu une autre bière sans rien dire.

Après la cinquième, elle s'est finalement levée du canapé.

— Où est-ce que tu vas ?

— Faut que je fasse pipi.

Je l'ai retenue.

J'ai roulé du canapé en retirant mon peignoir et je me suis allongé par terre sur le dos puis j'ai ouvert la bouche.

Je voyais qu'elle ne voulait rien dire, mais elle a quand même parlé.

— Tu déconnes ?

— Pas du tout, j'ai dit.

Elle a retiré son peignoir et s'est accroupie au-dessus de moi. Son cul devant mon visage me paraissait particulièrement beau.

Elle s'est soulagée en un torrent.

J'ai tout de suite bandé. Elle m'a attrapé la bite et l'a caressée pendant qu'elle pissait. J'ai joui avant qu'elle finisse. Quand elle a eu terminé, je l'ai retournée puis je l'ai léchée et j'ai frénétiquement sucé son clito, tout en gardant le contrôle pour pouvoir changer de rythme comme elle aimait. Son orgasme a été plus abondant que son flot d'urine. On a baisé deux fois avant d'aller au lit faire un somme, en laissant la télé beugler.

* *

Au moment où Joanne a rejoint la partie, Carla et moi avions repoussé les limites du jeu.

On travaillait à une rue l'un de l'autre. Elle m'appelait à l'heure de midi.

— Il faut que j'y aille.

On trouvait un endroit pour le faire. Je partageais mon bureau. Pas possible. Elle avait un bureau privé. Ça le faisait. Et les toilettes du Starbucks le plus proche fermaient à clef.

Après la visite de Joanne, on a décidé d'organiser une fête de la pisse. Quatre filles seulement sont venues, mais ça a été une de ces nuits ! À la fin de la soirée, les filles avaient bu pratiquement deux caisses de bière ; elles ont évidemment produit un beau volume d'urine claire et chaude.

Elles ont levé le poing au ciel et crié :

— Le gang des pisseuses !

* *

Comme tout et n'importe quoi (se faire du fric, en dépenser, passer des nuits blanches), le jeu du pipi est devenu ennuyeux.

On y a de moins en moins joué, puis on a complètement arrêté. On a joué aux échecs tout nus pendant un moment, mais ce n'était pas pareil. On reste quand même ouverts à la nouveauté, on continue de chercher.

Blonde platine

Tout a commencé avec la blonde platine.

Mes stylos d'hôtel me lâchent, cassent.

Tijuana, ce n'est pas Juárez, mais elles meurent quand même.

Ses ongles sont rouge vif.

Nous sommes à la station essence Valero. On fait le plein, on fume des cigarettes.

Los Angeles est une ville frontalière.

À La Barca, nous buvons.

Je dois conclure un accord, mais je ne sais pas ce que c'est.

Sans un mot, elle me laboure le visage avec les ongles.

Je saigne.

Elle passe ses bras autour de moi et me serre contre elle.

Je l'embrasse sur les deux joues.

Des coups de feu retentissent.

Le barman meurt.

Les clients tombent comme des mouches. Attends : c'est trop cliché.

Les clients succombent à des blessures par balle.

La liste du coroner finit dans la poche de ma veste.

Nous ne bougeons pas.

Je ne peux pas regarder l'homme à la chemise rayée mourir.

La paléontologie a ses limites.

Bowden, Bolaño.

Juana Jiménez, 19 ans, cause du décès –

Graciela Sanchez, 14 ans, cause du décès –

Ana Gomez, 22 ans, cause du décès –

Et ça continue à l'infini.

La fille platine me fait de nouveau saigner.

La guerre est imminente.

Évidemment je l'encourage.

Elle se rase tous les poils, intégralement.

J'adore sa robe noire.

– S'il te plaît, je dis.

– S'il te plaît, quoi ?

Les lumières s'allument et s'éteignent.

On commande un autre verre.

Drogue et argent

Al et Donna sont assis sur le perron de leur immeuble, ils attendent leur fils de quinze ans. Il y a deux marches. Ils sont assis sur celle d'en haut ; leurs pieds reposent sur celle d'en bas. Al porte des pantoufles. Donna est pieds nus. Ses ongles sont longs et sales. Ils sont constellés de taches d'un vernis rouge appliqué il y a bien longtemps. Derrière le couple se dresse une grande porte marron entrouverte sur laquelle deux vitres carrées sont enchâssées à deux tiers de la hauteur. Un des carreaux est brisé. Une ampoule nue pend dans le couloir d'entrée de l'immeuble. Des insectes volent autour de l'ampoule. Sur un mur, il y a douze boîtes à lettres, des morceaux de scotch de masquage (sur lesquels des noms à moitié effacés ont été écrits à la main) sont collés sur chacune d'entre elles. Six portes s'ouvrent sur le couloir. Les six autres appartements sont à l'étage.

Al boit une canette de Budweiser. Donna boit une bière light. Elle essaye de garder la ligne.

— Il est en retard, dit Al.

— Tu crois qu'il va bien ?

— Il va bien, affirme Al.

— Tu as regardé le match ? demande Donna.

— Nul à chier, répond Al. J'ai éteint après la cinquième manche.

— Ils ont perdu ?

— Putain, il y avait déjà douze à deux à la cinquième reprise.

— Avec Valenzuela comme lanceur ?

— Non. Avec ce type, Oral Roberts ou je sais pas qui.

— Hershisier, précise Donna.

— Ouais, Hershisier, c'est possible.

Al jette sa canette de bière vide dans le caniveau. Donna allume une longue cigarette marron.

— Tu veux une autre bière ? il demande.

— Tu rentres ? Oui, j'en veux bien une autre, dit Donna.

Certains ongles de Donna sont longs ; d'autres sont courts, cassés. Elle se met à les nettoyer avec une allumette pendant qu'Al est à l'intérieur.

Al revient avec quatre bières.

— Elles vont chauffer, dit Donna.

— Bois vite, lui conseille Al. J'ai pas envie de remonter chercher des bières toutes les cinq minutes.

D'une pichenette, Donna jette son mégot sur le trottoir.

— Quand on aura de l'argent, je me ferai faire les ongles. Ça serait chouette s'ils étaient tous comme ça, elle dit en montrant son ongle le plus long, celui du majeur de sa main gauche.

— Je vais le défoncer s'il est en train de glander avec ses potes, tonne Al.

— Combien tu lui as donné ? demande Donna.

— Beaucoup cette fois.

— Tu veux l'attendre à l'intérieur ?

— Non. C'est trop important. En plus, il fait trop chaud là.

— Il est quelle heure ?

— Minuit et demi.

— Tu donnes des responsabilités à un gamin, lance Donna, et tout ce qu'il trouve à faire, c'est déconner.

— Je veux pas tirer de conclusions trop vite, tempère Al. Il s'en est pas mal sorti la dernière fois.

— Combien il a fait ?

— Presque mille cinq cents. Et en plus, il a ramené ce qu'il a pas vendu.

Il lance sa canette de bière vide à un chat qui mange des détritrus dans le caniveau. Le chat crache et s'enfuit en courant.

Deux voitures se garent devant l'immeuble. Six mecs en sortent et commencent à se battre. Al se précipite à l'intérieur pour chercher son flingue. Donna reste sur le perron et prend une autre bière qu'elle essaye d'ouvrir avec un ongle déjà cassé.

Al revient et se met à tirer en l'air.

— Barrez-vous de là, sales racailles, il gueule.

Les types remontent dans les voitures et s'en vont en jetant des bouteilles à Al.

— Putain de quartier de merde, dit Al en se rasseyant à côté de sa femme, le flingue posé à côté de lui.

Son visage est rouge de colère.

Donna lui masse le cou et se blottit contre lui. Il retire son T-shirt. Elle passe ses ongles à travers les poils de son torse.

— Va te faire faire les ongles, il dit.

Il met ses doigts dans sa bouche et les suce.

Aux environs d'une heure, leur fils Joe apparaît.

— T'étais où ? lui demande Al.

— Je vendais la came comme tu m'as dit, répond Joe.

Il est très mince et regarde par terre quand il parle à son père.

— T'as fait combien ? lui demande son père.

— Mille dollars.

Al se lève.

— Quoi ? Je t'en ai filé pour au moins deux mille dollars.

— C'était une mauvaise soirée, lui répond son fils.

— Qu'est-ce que tu veux dire, une mauvaise soirée ? Donne-moi ce qui te reste.

— J'ai plus rien. Tiens, voilà l'argent.

— Où est le crack, Joe ? demande Donna.

Elle aussi se lève.

— Je me suis fait arnaquer, alors j'ai dû vendre au rabais pour arriver à faire mille dollars, explique Joe la voix tremblante.

— Mon cul, ouais ! lui dit sa mère. Vous l'avez fumé.

— Je te jure que non, l'interrompt Joe.

— Toi et tes copains à la con, continue Donna.

Elle descend les marches et attrape Joe par les cheveux. Le garçon ne dit rien.

— Espèce de sale menteur, elle fulmine.

Elle lui donne des coups de pied. Elle lui griffe le visage avec ses ongles, le gifle à plusieurs reprises et lui envoie un coup de genou dans les couilles. Son dos nu a glissé et on peut voir un de ses seins. Elle ne s'en rend pas compte. Joe tombe à terre et elle le roue de coups de pied. Elle lui balance de la bière au visage.

— Tu rentres maintenant, bordel ! elle dit. Allez, tu rentres, putain de merde. Je veux pas te voir sortir de ta chambre demain. Tu m'entends ?

Elle hurle à présent. Des voisins se sont réunis sur le pas de la porte.

— Qu'est-ce que vous regardez, putain ? elle crie. Occupez-vous de vos affaires !

Les voisins disparaissent et Joe se relève et entre dans l'immeuble. Il est pas mal égratigné, mais pas vraiment blessé, en dépit de la carrure de Donna. Joe s'est mis à bander pendant l'altercation avec sa mère. Il se frotte l'entrejambe alors qu'il claque la porte de sa chambre.

Maintenant que tout le monde est rentré, Donna s'assoit à côté d'Al et prend une gorgée de sa bière.

— Heureusement que j'ai pas gaspillé toute ma binouze sur ce petit con, elle annonce après une grande goulée.

Elle se touche les ongles des orteils. Ils lui font mal là où elle a frappé Joe, mais ils n'ont pas cassé.

— Je vais aussi me faire faire une pédicure, dit Donna. Et je vais garder les ongles de pied longs. Je les aime comme ça.

Al lui réajuste son haut, en lui pelotant le sein avant de le couvrir. Elle rit bêtement à l'idée que son nibard dépassait. Il se met à lui masser la cuisse.

— Tu ne devrais pas le corriger si fort, dit Al.

— T'es encore pire que moi, mon chéri, elle répond.

Elle écarte sa main de sa cuisse.

— Bon.

— Al, il faut qu'il comprenne. On peut pas lui faire confiance. C'est

un putain de bon à rien.

Donna est encore essoufflée.

— Je suis d'accord avec toi, consent Al.

Il remet sa main sur sa cuisse et la fait glisser sous son short en jean.

Elle allume une autre longue cigarette marron. Le matou réapparaît sur le trottoir. Cette fois-ci, Al ne le chasse pas. Donna fait courir ses ongles sur l'avant-bras d'Al. Ils partagent la cigarette et ouvrent une autre bière. Il est presque deux heures du matin et le quartier est enfin calme.

La fille aux pieds superbes

Elle faisait la manche, pieds nus sous la pluie. Elle avait dix-neuf ans, peut-être vingt. Elle était assise sur le trottoir, les jambes écartées. Ses pieds étaient sales, mais superbes : voûte plantaire cambrée, cheville fine. Je lui ai donné un billet d'un dollar, puis un de dix. J'avais les mains qui tremblaient.

J'ai sorti mon tube de crème hydratante de ma poche de veste.

— Je peux vous masser les pieds ?

Je me suis assis à côté d'elle. Elle a d'abord passé ses pieds sous ses cuisses pour les cacher. Je suis resté assis en silence à ses côtés et j'ai attendu. Elle s'est progressivement décontractée et elle a déplié ses jambes. Elle jouait avec ses orteils. Je n'avais rien de propre pour lui nettoyer les pieds, mais ce n'était pas grave. J'ai mis la crème dans ma main, lui ai délicatement soulevé le pied et me suis mis à masser.

J'ai besoin de vivre près de l'eau, mais je déteste être mouillé.

Mes fringues étaient trempées.

— Vous croyez que je suis folle ? elle m'a demandé.

Entourés par des flaques, je l'ai massée puis on s'est embrassés aveuglément pendant des heures jusqu'au moment où les flics nous ont demandé de dégager.

Enceinte

Une grande blonde me drague au bar. J'aime les grandes. Pas ce soir. Je ne suis pas intéressé. Je n'ai d'yeux que pour cette traînée, enceinte, qui se beurre à la vodka à trois tabourets de moi. Elle doit en être à son septième ou huitième mois et elle se cuite sans faire de manières.

Tout ce qu'ils ont à la pression ici, c'est de la Bud et de la Bud Light, et cette bière coupée à la flotte me fait pisser comme une barrique. C'est assez convenu comme image. Mais ça marche quand même. Ça me donne une excuse pour quitter la blondasse. Je saute sur l'occasion. Les toilettes des hommes ne sont pas plus dégueulasses qu'ailleurs, des flaques de pisse par terre. Je n'ai jamais compris pourquoi les mecs n'arrivent pas à viser juste. Mais je suis pressé. Je ne sais pas bien pourquoi. Gros ventre rond est restée seule toute la soirée.

De retour des toilettes, je m'installe plus près d'elle. Il reste de la place, mais peut-être plus assez de temps.

La chance est avec moi. La fille à l'enfant est presque à sec.

— Je peux te payer un verre ? je lui demande.

— Bien sûr ! Une double vodka soda.

Je fais signe à la serveuse.

Elle n'hésite pas une seconde. Elle la sert copieusement, à mon avis c'est peut-être une triple.

Polichinelle-dans-le-tiroir frotte son gros ventre et me remercie.

— Tout va bien ? je demande.

— Je suis pétée.

— Je peux toucher ?

— Tant que tu veux.

Je passe ma main sur son ventre et puis je lui suce les doigts.

Ses ongles sont longs et ses cheveux brillants, exactement comme dans les livres.

Elle met sa main entre mes jambes et me malaxe les couilles comme si elle était dans un cours de cuisine.

— L'accouchement, c'est pour quand ?

— Ça devrait plus tarder maintenant.

J'ai envie de lui poser beaucoup plus de questions, mais je ne le fais pas.

Ses longs ongles sont carrément sales et je suce les doigts de la main qui ne me caresse pas. Au bout d'une ou deux minutes, ses ongles sont rose et blanc et propres. Elle me sourit.

Elle change de main.

Son verre est vide et je lui en commande un autre et je me prends un scotch en plus de ma quatrième Bud Light. Je songe à siroter le scotch, au lieu de quoi je l'avale d'un trait et en commande un autre.

Ma copine est prise de spasmes et j' imagine que je dois avoir l'air inquiet.

Elle approche son visage du mien.

— Braxton Hicks, elle dit.

— Quoi ?

— Fausse alerte.

Je me souviens des livres que j'ai lus et des cours que j'ai suivis.

On boit nos verres.

Le juke-box continue sa programmation, impeccable, un DJ automatique et irréprochable dans l'ombre. Les publicités lumineuses pour de la bière sont allumées. La lumière est bleu et noir. La blonde de deux mètres joue au billard.

D'un seul coup, tout est parfait.

La fille enceinte finit sa vodka.

— Tu me raccompagnes chez moi, elle me dit.

Elle trébuche légèrement en descendant de son siège. Je l'aide à garder l'équilibre, mon bras sous le sien. Je ramasse son sac à main par terre et je le lui donne. Je prends ma veste et la passe sur ses épaules qui se sont tout à coup mises à trembler.

Mon cœur bat très vite, j'ai le visage tout rouge et je bande dur.

Je la tiens par les deux mains et je l'amène à ma voiture.

La mort, la nuit

Jandra a dit qu'elle allait passer le voir et je lui ai répondu que c'était une idée complètement stupide, et qu'on ne pouvait pas lui parler quand il était comme ça.

— T'es jaloux, c'est tout, elle a dit.

On n'avait jamais été en couple, et elle ne m'avait jamais parlé comme ça, mais je lui ai dit : « Fais comme tu veux ! »

On était sous un lampadaire.

Elle tremblait.

Je transpirais un peu.

On était vraiment différents.

Bobby était parti en criant après lui avoir jeté un verre au visage.

— Je vais juste passer le voir, histoire de se rabibocher, et puis je rentre chez moi, elle a dit.

Il s'était mis à bruiner.

— Sois gentille, j'ai demandé. Si tu penses juste passer chez lui pour faire la paix, rejoins-moi ensuite au PJ's pour boire un dernier verre.

— Pour quoi faire ?

— C'est sur ton chemin.

— T'es parano.

— Tu prends un risque.

— Ou jaloux.

— C'est n'importe quoi et tu le sais.

— Ou les deux.

— Le PJ's. Dernière tournée à une heure et demie.

— D'accord, d'accord.

— À plus.

On est restés un moment en silence sous le crachin.

Je ne me souviens plus lequel de nous s'est retourné pour partir en premier.

Je suis allé directement au bar.

Même si je connaissais un tas de monde là-dedans, je me suis assis tout seul à un tabouret.

Deux personnes sont venues vers moi.

— Joey, on a une table. Viens boire une bière avec nous.

— J'ai rendez-vous, j'ai dit.

Je me suis penché sur mon verre.

— T'as rendez-vous avec Jandra ?

— Nan, j'ai répondu.

Bobby était peut-être mon meilleur ami même si je détestais son caractère.

Je connaissais Jandra depuis la 4^e. On avait passé pas mal de temps ensemble.

Tout le quartier traînait au PJ's.

Quelques poignées de mains et tapes dans le dos de plus et ils m'ont laissé tranquille.

Au moment de la dernière tournée, j'étais là depuis une heure environ et j'avais pris quatre verres.

Jandra n'est jamais venue. Pas de coup de fil, pas de texto, rien.

À deux heures du mat, l'endroit s'est vidé.

J'ai fumé de l'herbe dans le parking avec Richie.

Je regardais sans cesse autour de moi, d'un côté puis de l'autre.

— Tu cherches quelqu'un ?

— Ah, personne. Hé, merci pour la beuh, *mart*.

— C'est de la bonne, hein ?

Je ne fume pas souvent. En fait, je faisais passer le temps en pensant qu'elle se pointerait peut-être tard.

— Ouais, vraiment bonne. Merci, *man*.

Je ne dis quasiment jamais « man ». Je le fais avec Richie. Certainement parce que c'est un gros fumeur de joints.

Je suis rentré chez moi et j'ai bu plusieurs verres de Jack pour pouvoir dormir.

Le lendemain, j'avais la gueule de bois et j'ai oublié de prendre mon portable pour aller au boulot. Ce n'est que lorsque je suis rentré chez moi que j'ai appris que Jandra était morte et que Bobby l'avait tuée.

Hôtel hongkongais

Tout était vert.

Je croyais savoir ce que j'aimais, qui j'aimais.

Elle n'aurait pas pu être plus différente.

Ma copine était asiatique, mesurait moins d'un mètre soixante et pesait moins de cinquante kilos.

Cette fille, celle en face de moi, faisait un mètre quatre-vingts, peut-être plus. Elle était pieds nus et blonde décolorée.

Le bar était vert, du moins la lumière l'était.

Nous étions à Hong Kong. Je parle chinois. Apparemment nos dialectes différaient ; je n'avais personne à qui parler.

— J'ai vraiment très envie de vous, je lui ai dit.

— Je ne suis pas sûre de vous comprendre.

Je ne m'attendais pas à cette réponse.

J'ai hésité et me suis embrouillé.

J'ai essayé de penser à une citation, d'Horace, de Sénèque ou de Cicéron.

Rien ne me venait.

« Arma virumque cano » ne semblait pas convenir à la situation.

J'ai arrêté de chercher quoi dire.

À la place, j'ai répété la même chose.

— J'ai vraiment très envie de vous.

Je n'étais toujours pas sûr qu'elle comprenait.

J'ai commandé un autre verre.

Elle a tendu le bras. Je l'ai embrassée. Elle m'a rendu mon baiser. Nous nous sommes embrassés encore et encore. Je lui ai répété que j'avais vraiment très envie d'elle.

Elle est partie aux toilettes. Elle s'est excusée poliment. Elle n'est jamais revenue.

Je suis resté jusqu'à la fermeture. J'ai pris un autre verre. Quand les lumières se sont rallumées, je suis retourné dans ma chambre.

Ennui

On était encore en train de glander chez Gina.

— Ça gaze ?

Jimmy nous a rejoints et on s'est tapé dans la main.

— Ça gaze ?

Tessa a allumé une pipe. Elle l'a fait tourner.

Les heures ont passé.

Il y avait du bordel sur la table et aussi à côté.

Richie avait quelque chose dans la poche, il l'a sorti, l'a regardé et l'a rangé.

— Tu m'attrapes une bière ?

Après avoir fumé, Tessa a regardé par la fenêtre.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Rien.

J'avais un truc sur le bout de ma chaussure. J'ai tiré dessus jusqu'à ce que ça parte.

Billy a sorti sa bite et il a commencé à se branler.

— Hé, jute pas sur le canapé.

Il a joui dans sa main.

Les heures ont encore passé.

J'ai regardé par terre. Il y avait pas mal de bordel sur le tapis : de la poussière et d'autres trucs.

Dans l'ensemble, c'était chouette chez Gina.

Elle avait un taf et tout.

Il y avait à bouffer dans le frigo, mais pas trop.

Gina essayait de réfléchir à ce qu'on pourrait faire.

Il devait être trois heures du mat.

Il n'y avait rien à faire, mais il y avait des trucs dans l'appartement de Gina, elle avait de la bière et des cigarettes par exemple, et on a bu, fumé et gobé des cachetons et tout.

À ce moment-là, il devait être quatre heures.

— Ça te dit d'aller acheter des chips ou j'sais pas quoi, et puis des dopes, je crois que j'en ai plus ?

— Ouais, j'ai faim.

— OK, on y va alors.

Richie et moi, on voulait manger quelque chose, mais on ne savait pas trop quoi.

Alors on est sortis pour aller acheter quelque chose.

— 7-Eleven ?

— Ouais.

On s'est mis en route.

Dehors, on a regardé tout autour de nous. Il y avait du bordel dans la rue et sur le trottoir et ça volait dans tous les sens le long du caniveau et ça atterrissait des fois sur les portes d'entrée ou ça s'enroulait autour des poteaux de téléphone ou des boîtes à lettres. On ne s'est pas arrêtés. On avait du chemin à faire, pas trop, mais un peu quand même, avant d'arriver au 7-Eleven.

Dans la supérette, ils avaient plein de trucs comme des Cheetos et des Kit Kat, et plein de machins à boire.

On allait prendre des chips ou j'sais pas quoi, comme Richie avait dit.

Ils avaient plein de trucs différents.

On n'a pas trop regardé.

Genre, au comptoir, on est restés comme ça sans rien faire et on n'a pas bougé ni rien.

On ne regardait pas leurs trucs et on achetait que dalle et on ne volait rien non plus, alors on a fixé le vendeur et lui, il restait planté là.

Personne ne parlait.

Alors Richie a dit « Merde, j'en sais rien », il a sorti un flingue et l'enculé derrière le comptoir n'a plus bougé du tout ni rien, puis Richie n'a pas parlé, mais il a appuyé sur la détente et le type est tombé, tout couvert de rouge, et je crois que sa chemise était blanche et tout, alors ça ressortait bien, mais de toute façon à ce moment-là elle était toute rouge.

N'empêche qu'on n'a rien acheté et qu'on n'a rien volé ; on est partis comme ça, genre on est ressortis du magasin.

De retour chez Gina, Richie et moi, on s'est simplement assis sur le canapé, là où on était assis avant. Tout le monde était encore là, mais il y avait carrément de la place. Gina avait genre plein de fauteuils.

— Vous avez chopé des chips ?

— Nan.

— Qu'est-ce que vous avez foutu ?

— On a juste fait un tour, quoi.

— Oh.

Tessa a allumé une autre pipe.

Elle me l'a passée et j'ai aspiré une grosse bouffée d'herbe puis je l'ai tendue à Richie.

Héroïnomane

— Hé, la petite camée, j'ai dit. Ça boume ?

Elle était foutrement maigre, et elle se tenait sur Hollywood Boulevard, juste à côté de la station de métro Vine.

Je voulais me la taper.

On a discuté un moment, de la pluie et du beau temps.

Elle n'avait pas grand-chose à dire.

Puis une dame qui était plantée là depuis le début, genre, elle devait attendre le bus ou je sais pas quoi, enfin bref... elle s'est mise à convulser.

Ma petite camée est immédiatement passée à l'action : massage cardiaque, réanimation, peu importe le nom, la totale. C'était incroyable ; elle était incroyable.

Pendant ce temps, j'ai appelé les urgences avec mon téléphone portable.

Les secouristes sont arrivés.

Ma petite camée s'est reculée.

On a commencé à s'embrasser.

Un flic a voulu lui poser des questions.

Elle l'a baratiné.

La dame avait l'air d'aller bien.

Les ambulanciers l'ont emmenée.

Tout s'est calmé.

J'ai entraîné ma chérie un peu plus loin, dans la pénombre, au fond d'un parking pas éclairé de l'autre côté du Pantages.

On a continué à s'embrasser. On s'embrassait de plus en plus.

Puis elle a dit : « Hé, hé, minute, faut qu'on s'arrête, juste une petite minute. »

Elle a fouillé dans son sac.

Elle a trouvé ce qu'elle cherchait.

Elle s'est fait un garrot ; elle s'est piquée.

Elle ne pouvait plus vraiment m'embrasser.

Et puis voilà.

INTERMÈDE

Adeste fideles

Par-delà Denver

Au moment où le soleil s'est couché, l'indien Shoshone a appuyé sur la détente.

Plus tôt ce jour-là, un policier avait abattu son frère.

À la tombée de la nuit, il a honoré la promesse qu'il avait faite à sa famille en tuant l'agent de police.

Le ciel sans lune rendait la nuit imminente particulièrement sombre.

Le Shoshone a jeté le flingue dans la benne à ordures, mais se débarrasser de l'arme allait se révéler inutile.

En quittant Pékin

Nous prenons le train pour sortir de Pékin.
Mon amie est jeune.
C'est la première fois que nous allons en Chine.
On s'éclate sans arrêt, à la ville comme à la campagne.
— J'ai envie de te prendre en photo, me dit Cheryl.
Elle m'embrasse, puis fourrage dans son sac à main.
— Je ne trouve plus mon appareil !
— Tu es sûre ?
— Il était dans mon sac.
— Est-ce que tu as posé ton sac à un moment ?
— Quand je ne trouvais pas mon ticket.
— Tu parles, il y a tellement de monde, merde ! Quelqu'un a dû glisser sa main dedans et prendre l'appareil photo.
— Peut-être qu'il est juste tombé.
— Faudrait qu'on prévienne quelqu'un.
— Ça sert à rien.
— Peut-être que quelqu'un l'a retrouvé, qu'on ne nous a pas volés.
— Ils vont quand même le garder. Je n'ai pas mis mon nom dessus.
— On ne sait jamais.
— On ne parle pas chinois.
— Il y aura bien quelqu'un qui parlera anglais.
— Ça ne m'embête pas vraiment, dit Cheryl.
Je la crois, mais j'en parle quand même au contrôleur.
J'ai l'impression que c'est ce qu'il y a de mieux à faire.
Ça ne peut pas faire de mal.
Le voyage est chaotique.
Les racines rousses de Cheryl apparaissent sous le noir foncé avec lequel elle s'est colorée les cheveux.
J'embrasse son grand front.

* *

On arrête le train. On nous fait sortir.
— C'est quand même pas à cause de l'appareil photo ?
— Ils ne peuvent pas arrêter le train pour ça. Ça doit être pour quelque chose d'important.
— C'est effrayant.
— Ouais, c'est un peu stressant.

La police fouille tout le monde sauf nous.

Quand ils appréhendent l'homme qu'ils soupçonnent être l'auteur du vol, ils le font sortir du train.

Le long de la voie ferrée, alors que tout le monde regarde, quatre représentants de l'ordre en uniforme sortent leur pistolet et abattent l'homme.

HÉROS

Ad maiorem Dei gloriam
(A.M.D.G.)

Rapatriement

Il revenait d'Irak. Il se tenait devant la porte de la base militaire. Personne ne venait le chercher. Plusieurs bus sont passés. Il les regardait aller et venir. Finalement, il en a pris un. Il rentrait chez lui à Los Angeles.

Il faisait très chaud cet après-midi-là. À la gare routière sur Cahuenga, il s'est senti perdu. Son adresse était sur son permis de conduire : 1106 East Pico Boulevard, appartement 203. Il a décidé de marcher.

Quand il est arrivé à son appartement, sa femme était là. Il le savait parce que sa voiture était garée devant l'immeuble. Toujours la même.

Il a grimpé les marches jusqu'au premier étage. Il a frappé à la porte.

— Tu te souviens de moi ? il a demandé.

— Oui, elle a dit.

Elle l'a embrassé et l'a fait entrer.

Il a laissé tomber son sac en toile et il a regardé autour de lui.

— Ça n'a pas changé.

— J'ai repeint, elle lui a répondu.

— C'est chouette.

C'était déjà le soir.

Dehors, les membres des gangs ont commencé à tirer des coups de feu.

Il a essayé de ne pas sursauter.

— Où est notre fils ?

— Dans une famille d'accueil, elle a répondu.

Il n'a pas réagi.

Elle lui a donné une bière et s'en est ouvert une. De la Miller Genuine Draft.

Ça faisait dix-huit mois qu'il était parti.

Assis sur le canapé, ils ont bu deux autres bières ; la porte de devant ouverte, la lourde moustiquaire de métal fermée pour les protéger des insectes et des balles.

Il a remarqué une Bible sur la table basse.

— Tu es croyante maintenant ?

— J'ai pas mal prié.

Il a réagencé les fleurs en plastique du vase posé près de la Bible.

Ils ont continué à parler en économisant leurs mots pendant encore un moment. Une heure est passée.

— Tu veux bien coucher avec moi ? il lui a demandé.

— Oui.

Il a fermé la porte à clef.

Il l'a prise sur le canapé.

Il l'a baisée vite et fort.

Quand il a retiré les mains de son cou, son sperme bien profond en elle, elle était assurément froide et sans vie, bel et bien morte.

Optimisez votre potentiel

Je suis rentré de Falloujah en mars 2005. On m'avait tiré dessus, mais je n'avais pas été grièvement blessé, et j'étais toujours dans l'armée.

On m'a assigné au recrutement. Je travaillais dans un bureau à Glendale en Californie, à côté d'un resto qui s'appelait Zankou Chicken. L'endroit était très apprécié et beaucoup de gens venaient y manger. La plupart du temps je prenais du poulet ou des falafels le midi, toujours accompagnés d'houmous. Leurs pitas étaient chaudes, bonnes et réconfortantes. À l'époque, je n'avais pas de copine.

Tous les jours, j'engageais des recrues. Surtout des Latinos ; quelques Arméniens. Les journaux rendaient compte quotidiennement du nombre de victimes. Parmi les hommes et les femmes qui se présentaient à mon bureau, certains étaient effrayés, d'autres n'avaient pas le choix.

Un matin de bonne heure, deux frères sont venus. Il se trouve que c'était des jumeaux. Je leur ai posé beaucoup de questions. Ils voulaient tous les deux s'engager.

Je me suis entendu leur demander : « Et qu'est-ce qu'en pense votre mère ? »

Pendant notre formation, on nous avait dit de ne jamais poser cette question. On nous avait même montré une note du vice-secrétaire des armées. Un pont.

J'ai renvoyé les deux garçons chez eux.

Deux jours plus tard, une huile du centre m'a convoqué pour un entretien.

J'avais enfreint leur politique.

On m'a donné un congé sans solde de deux semaines. Une tape sur les doigts.

Ils ne tenaient pas à ce que nos techniques de recrutement se retrouvent dans la presse.

Le jour de ma reprise, deux autres jumeaux sont venus s'engager. Je les ai enrôlés sans sourciller.

Pas de Zankou Chicken pour moi ce jour-là. J'ai commandé par téléphone. Chinois. Livraison express, en quinze minutes à ma porte. J'ai atteint mon quota ce mois-là. L'armée allait me verser une prime.

Une insurrection

Des rebelles s'étaient encore soulevés. Les bombes tombaient comme des oiseaux morts.

Ils nous pilonnaient depuis trois jours. Et il s'est mis à pleuvoir.

Le vent s'est déchaîné un moment puis s'est arrêté.

La fille courait sous la pluie, sans foulard.

Je fumais une cigarette sur le pas de la porte d'un bâtiment en ruine ; les murs intacts, tout le reste détruit.

Je voyais ses cheveux, décoiffés par le vent. Elle était pieds nus. Je tombe amoureux des femmes qui ne portent pas de chaussures.

J'avais un mauvais pressentiment. Je voulais la protéger. J'aurais juré que ses yeux étaient verts.

Ma mère avait les yeux verts. Ma mère était morte pendant que j'étais affecté ici. J'avais reçu un e-mail et un coup de téléphone.

La fille a couru lentement, puis elle a accéléré, et de nouveau, elle a couru lentement.

Je pense qu'elle était à bout de souffle.

Je suis sorti de l'embrasure où je fumais.

Je me suis dit que j'étais amoureux.

J'ai jeté mon mégot sous la pluie battante.

J'ai crié à la fille qui courait.

Je lui ai crié : « Hé ! »

J'ai commencé à courir dans sa direction, vers la rue, laissant l'embrasure de la porte derrière moi.

Mon chef de peloton, mon pote, m'a attrapé par l'épaule. Je l'ai frappé au visage et j'ai essayé de courir.

Il était plus costaud que moi ; il m'a plaqué au sol. Avec un autre soldat, ils m'ont maintenu à terre.

Je voyais mon mégot de cigarette, éteint et trempé sous les trombes d'eau.

Les tirs qui provenaient d'un toit (je ne suis pas sûr de savoir lequel, pas que ça change grand-chose) ont rapidement fauché la fille. Il y a eu de nombreux coups de feu. Elle est d'abord tombée en avant, puis en arrière. Comme JFK, je crois.

Mes amis m'ont laissé me relever.

Je me suis mis à courir.

Ils m'ont de nouveau plaqué sur le trottoir.

Ils m'ont de nouveau relâché.

Je me suis relevé et je me suis allumé une autre cigarette.

L'Inquisiteur ordinaire

Je leur défonce la gueule.

C'est mon truc.

J'en suis fier.

J'aime mon boulot.

Je suis heureux de rendre service.

J'adore mon travail.

J'aimerais dire que je me contente d'obéir aux ordres, mais ce serait mentir. Et je ne suis pas un menteur.

Je pourrais dire que c'est par patriotisme, mais ce serait seulement à moitié vrai. Parce que ce n'est pas la raison principale.

Je préfère péter des dents que tirer un coup. Pourtant j'aime baiser. Ça vient en deuxième position sur ma liste.

Ce qui me fait vraiment bander, c'est de frapper des gens.

Je suis payé pour être violent, c'est génial. Payé par le gouvernement. Je n'ai jamais eu à faire de boulot à la con. Je suis conscient de ma chance.

Ils amènent ces enculés par ici. Ils ne veulent pas parler. Quand j'en ai fini avec eux, ils chantent comme des rossignols.

Il y a des rumeurs comme quoi les informations que nous obtenons sont erronées. C'est des conneries ! Ces enflures n'osent pas me mentir.

J'emmerde le *Washington Post* et tous ces pédés de merde.

Quand j'enfonce le poing dans la gorge d'un bougnoule et que je suis prêt à lui arracher ses putain de poumons à mains nues, il ne me raconte pas de bobards.

Je vous le garantis.

Je ne suis pas un ignare ; je m'y connais en Histoire. Je sais qui est Torquemada. J'ai étudié ses techniques, ses méthodes. Un prêtre dominicain, au bout du compte. C'est génial, non ? Je suis admiratif de cet enfoiré. Ils assuraient grave les Espagnols à l'époque, pas vrai ?

Des fois j'ai l'impression que tout le pays est en train de se ramollir. Les ouvriers de l'automobile se plaignent, les agents de change se plaignent. Lehman Brothers a fait faillite. On s'en branle ! J'emmerde les ouvriers et les lobbyistes.

Ma période de service s'arrête dans six mois. Cent quatre-vingts jours à défoncer des types pour le compte de l'autorité publique. Puis je suis libre de tout déchirer. Je me suis fait engager par une société militaire privée. Affecté aux détentions secrètes. J'ai hâte.

Enfin libre, enfin libre, Dieu tout-puissant merci, je suis enfin libre !

Démons

Tout avait l'air rouge fiévreux et orange brûlé. Vingt minutes maximum avant le coucher du soleil.

L'homme a détalé parmi les décombres, puis il s'est tapi dans les gravats. Il était torse nu et son visage, ses bras et ses mains étaient entaillés, couverts de sang et ils saignaient encore. Je l'ai frappé entre les omoplates avec la crosse de mon fusil. Il est tombé la tête la première.

— Hé, connard ! j'ai crié à son dos prostré.

Je lui ai craché sur la nuque alors que je me préparais à lui décocher un coup de pied.

Deux soldats derrière moi m'ont retenu.

* *

Depuis quatre jours, les explosions avaient adopté un rythme régulier (à neuf heures, midi et quinze heures tous les jours) : la destruction à trois temps. L'air était empli de matières broyées, un brouillard dans le vent sec, une entropie violente et artificielle, le chaos arrivait trop vite et trop tôt.

Je suis arrivé en mission sur place en tant que scientifique, même si j'étais dans l'armée.

Mes diplômes, mon doctorat, tout ça ne voulait plus dire grand-chose. Mon passé m'irritait à présent ; mon avenir me rendait fou.

* *

Quand les soldats m'ont lâché, je m'en suis encore pris à l'homme. De nouveau, ils m'ont retenu ; cette fois-ci ils m'ont emmené plus loin.

— Foutez-moi la paix !

J'agitais les bras. Ils m'ont fait tomber à terre, ils m'ont ramassé, tiré jusqu'à la voiture et jeté sur la banquette arrière, à l'avant les serrures des portes se sont fermées.

Nous avons roulé à toute vitesse, d'abord sur du bitume puis sur de la terre, puis à nouveau sur du bitume.

— Putain de sécurité enfants ! j'ai crié tout en essayant d'ouvrir la porte en vain.

— Tu perds la boule.

— C'est lui qui a monté le coup.

- Il n’a rien fait.
- Mais si, putain ! C’est lui le responsable.
- Il n’a rien fait, je te dis.
- C’est eux. C’est eux tous qui l’ont fait. C’est lui qui l’a fait.
- Il a fait que dalle.

* *

Nous avons laissé l’homme seul au milieu des décombres, avec les décombres, dans les décombres. Lui-même morceau de décombres parmi les décombres, innocent, à l’abri des coups, mais tout seul là-bas. (Un homme qui ne connaissait pas Beckett, mais qui attendait quand même Godot.)

Nous avons conduit longtemps, en direction de l’ouest, nous éloignant de cet homme que nous avons laissé plus loin encore. Je me souviens d’un coucher de soleil vif et violent comme un coup de pistolet, et que presque instantanément, le rouge et l’orange étaient tout à coup devenus noirs, invisibles. Comme les personnes et les choses, les couleurs cèdent leur place, s’effacent, meurent, disparaissent.

Confrontation

Les coups sont d'abord tombés sur mon visage puis sur mon corps. La musique qu'ils passaient était étrange. Quelqu'un a dit que c'était un groupe australien. Des filles et des autoroutes. Des *power chords*. À un volume élevé, très fort. J'ai grandi à Chicago. Ils se sont moqués de mon nom. Quand la fille nue est entrée dans ma cellule, j'ai déclaré avoir certaines valeurs. En vérité, je l'ai trouvée mignonne. Je n'allais pas le dire. Honnêtement, elle n'était pas très forte. Ses coups ont renforcé ma détermination. Ses ongles étaient sales. Je m'en souviens. Elle a augmenté la puissance de l'éclairage. J'ai fermé les yeux. Je n'allais pas révéler mes fantasmes. Alors qu'elle me frappait, j'ai caché ma joie et ma honte. Je n'avais jamais quitté le pays. C'est la vérité. Je suis allé une fois à New York. Quand j'étais petit. Mon père y habite. Il n'est pas rentré avec nous à Chicago. Je lui dis que j'aime le vent. Elle ne comprend pas. Ses bras maigres font de nouveau virevolter son fouet. Mon visage ne trahit aucune douleur. Un soldat me frappe. Je n'apprécie pas vraiment. Je décris ma vie à Los Angeles. Une ville où je ne suis jamais allé. Des skates sur la promenade et des lettres sur les murs. Ils augmentent le volume de la musique. Jusqu'ici, je ne saigne pas. À présent, j'ai le nez cassé. Puis c'est la mâchoire. C'est la fille qui a fait ça. Elle a laissé tomber sa matraque et son fouet. Elle m'a frappé avec le poing. Je l'aime quand même. J'ai lutté contre les cordes et les menottes. Je veux être avec elle. Ils m'ont laissé seul avec le bruit et la lumière. Je ne pouvais pas dormir. Elle est revenue pour me donner des coups de pied. J'essaie de tendre les lèvres, mais ma mâchoire et mon visage sont fracturés. Elle me donne d'autres coups de pied. J'entends et je sens mes côtes craquer. Les autres reviennent à leur tour. Ils me mettent du scotch sur le nez et la bouche. C'est maintenant que ça se passe. Ils me jettent au sol. J'essaie de reconnaître leurs bottes, de retrouver les siennes. Je n'y arrive pas. Ils m'ont roué de coups de pied tous ensemble. Elle aurait dû avoir des chaussures plus petites, mais leurs coups de pied étaient trop forts et trop rapides pour pouvoir les distinguer. Leurs chaussures étaient toutes pareilles. Les yeux bandés, je ne pouvais pas savoir si elle était encore nue, ou si elle ne l'avait jamais été. Je les ai entendus s'éloigner, le rythme saccadé de leurs bottes de plus en plus lointain. Plus tard, j'entends à nouveau des bruits diffus. Je n'arrive pas à me lever du sol. On dirait une petite botte qui appuie sur ma gorge. Je crois entendre sa voix. Une légère pression sur ma trachée, qui s'accroît un peu. Je tousse et m'étouffe

sous le poids de son pied. Je n'ai rien à leur dire, je n'ai rien à lui dire.

Jouer dehors

Les obus de mortier tombaient souvent tout près de la maison, dans la cour, dans la rue, devant la porte des voisins.

Khaled aimait jouer dehors.

Quand sa mère le surprenait à l'extérieur, elle le grondait et lui ordonnait de rentrer à la maison où elle le faisait s'asseoir tout seul pour méditer, prier (sans jouer) et réfléchir.

— C'est dangereux dehors, elle lui disait.

Khaled avait sept ans. Sa sœur Laila en avait dix. Rangina, leur mère, trente-cinq.

— Surveille-le, elle disait à sa fille.

Toutes les rues étaient en terre et très sales, couvertes de déchets et de choses jetées, de trucs abandonnés. Khaled aimait jouer avec les ordures, avec les objets dont on s'était débarrassé (des boîtes de conserve et des cartons, des vieux outils et des ustensiles usagés).

C'était un brave garçon et il avait sept ans.

Un jour, la terre a grondé et la maison a tremblé.

La mère et la fille étaient en train de cuisiner ensemble.

Rangina a attrapé la main de sa fille et s'est élancée vers la porte.

— Khaled ! Khaled ! a crié la mère.

Elles ont fouillé la petite maison.

Le tremblement de terre était important et la structure était manifestement en train de céder.

— Il doit être en train de jouer dehors, a dit Laila.

Elles sont sorties en courant.

Khaled était en effet en train de jouer dehors. Mais lorsque les grondements ont commencé, il a eu peur de s'attirer des ennuis. Il a cru que le vacarme était dû aux tirs d'obus contre lesquels sa mère l'avait mis en garde.

Il a réussi à rentrer juste au moment où la maison s'écroulait.

Rapatriement II

Steven était assis au premier rang quand Rumsfeld, le secrétaire d'État à la Défense, s'était adressé aux troupes à Bagdad.

— Vous êtes des héros américains. La nation tout entière vous est redevable.

Pendant le discours de Rumsfeld, Steven s'était mis à pleurer. Tout comme le soldat qui était assis à côté de lui.

Steven avait demandé à sa mère de garder tous les journaux alors que sa photo n'apparaissait dans aucun d'entre eux. Pourtant il y était.

À l'angle de la cinquième et de Figueroa, en plein cœur du quartier financier de L.A., Steven a crié d'une voix rauque :

— Je suis un putain de héros. Attendez ! Attendez ! Ils vont me descendre. Au secours ! Aidez-moi ! Le train déraile. Espèce de putain de rat !

Les banquiers et les avocats, les employés et les secrétaires, tous attendaient que le signal passe au vert pour pouvoir traverser. Les feux de signalisation ont à la fois clignoté et bipé. Un feu en a remplacé un autre. Le soleil était à son zénith à midi, pendant le déjeuner.

— Va te faire foutre, espèce de clochard ! a hurlé un homme en costume bleu alors qu'il regardait Steven droit dans les yeux.

Bord de route

Il y a des arbres et il y a du vert et il y a des ordures et il y a des chiens errants. Ici, les gens n'ont pas les moyens de s'occuper de leur chien alors ils les abandonnent.

Il y a du béton et de l'asphalte.

Les chiens rôdent dans les rues, mes rêves aussi.

Bombes d'accotement. Moi aussi, je me demande ce que ça veut dire. Je devrais pourtant le savoir.

Je pense à des restos et à des attractions qu'on trouve sur le bord de la route : Hojo's et Denny's, et des endroits qui s'appellent Connie's, des magasins d'usine et des maisons hantées, des paysans qui vendent des pêches et des cerises sur des étals en bois, le Painted Desert et les dinosaures à la sortie de Palm Springs.

Je pense à des endroits où j'aimerais bien être.

* *

Je roule jusqu'à la sortie de Slauson sur la 110.

Je me demande : « Mais qu'est-ce que je fous dans ce quartier ? »

Dans l'ensemble je me fais moins d'argent, mais les automobilistes sont plus sympas. C'est mieux que dans le centre-ville. Et les quartiers ouest sont pires.

J'ai envie d'une pizza, mais je ne trouve pas de Little Caesars.

Je me rabats sur un Royal Cheese.

Ils n'aiment pas mon fauteuil roulant au drive-in du McDo. Ils se moquent de moi.

La fille au premier guichet (celui où je commande) est petite et mignonne. D'origine maya peut-être. Je n'en suis pas sûr. Indienne en tout cas.

Elle ne me trouve pas beau. Ça se voit.

Quand ils se mettent à crier au guichet suivant, j'ai envie de me battre.

Je ne peux pas me battre.

Je regarde et j'attends.

Dans mon fauteuil roulant électrique, je suis une attraction de bord de route.

* *

EEI. Engins explosifs improvisés. Le nom est mieux maintenant. Plus scientifique, plus sérieux. On ne parle plus que de ça aux infos. Vous avez déjà essayé de démonter un de ces trucs ? De le désarmer ? De suivre les ordres, de faire votre devoir, d'effectuer le travail pour lequel on vous a entraîné, qu'on vous a demandé d'accomplir ?

* *

Je porte une médaille. Saint Christophe. Le saint patron des voyageurs. Ma mère me l'a donnée. Aujourd'hui, certains disent que ce n'est pas un saint ; qu'il n'a peut-être jamais existé. Je ne les crois pas.

* *

L'Agence pour le développement urbain a payé pour ce centre commercial : le Payless Shoes, la boutique de perruques, le salon de manucure, le magasin Fallas Paredes, un Taco Bell, ce McDonald's où j'attends mon hamburger et mes frites.

Au second guichet, une autre fille mignonne me tend ma commande. Je lui donne mon argent.

Ses faux ongles, longs avec une French manucure, brillent sous la lumière des néons.

Je mange mon hamburger et bois mon soda sur la place de stationnement réservée aux handicapés.

Expulsé et reconduit hors des limites du McDonald's par son gérant, et de retour à la bretelle de sortie de Slauson, je remue mon gobelet. Énergiquement secouée, la glace qui fond fait le même son que des pièces de monnaie, le même son que ma fortune, le son de mon futur sur le bord de la route. Je me suis fait trois dollars.

Juste à l'extérieur de la zone verte

On était censés faire autre chose, patrouiller sans doute. Les choses ne sont jamais claires.

Au lieu de quoi, on était en train de baiser dans une chambre d'hôtel, aux frais du contribuable américain.

— Griffes-moi !

Elle a enfoncé ses ongles.

— Plus fort !

Elle m'a lacéré, déchiqueté la peau, fait saigner.

Ses ongles ne cassaient pas. Ils me faisaient seulement de plus en plus mal. Elle m'a giflé et s'est mise à crier. Je l'ai encouragée.

Il y avait des bouteilles d'alcool vides, certaines cassées, éparpillées dans toute la chambre.

La clim marchait à peine. On crevait de chaud.

On a baisé encore et encore.

On était tous les deux couverts de sueur.

J'étais en sang ; elle non.

Je voulais être écrasé par son autorité.

Elle m'a pissé dans la bouche.

Elle m'a serré la bite avec les ongles.

J'ai joui à nouveau, fort dans sa main.

Elle a joui elle aussi quand ma bite a saigné entre ses doigts.

J'étais content de l'avoir vidée de sa cruauté. Elle n'a pas apprécié ma complaisance. J'imagine que ça se voyait. Ses ongles n'étaient pas si longs, un demi-centimètre peut-être, mais ils coupaient comme des rasoirs. Elle m'a labouré le visage pour que ça se voie.

Elle a crié de plus belle et m'a giflé davantage, elle avait la figure toute rouge.

On a réalisé plus tard que la bombe avait explosé dans le café situé dans le hall d'entrée.

Notre chambre se trouvait à l'un des derniers étages.

On entendait quand même tout le raffut. On était censés faire quelque chose, aider à l'évacuation, n'importe quoi.

Elle s'est arrêtée de crier.

Je l'ai regardée, attendant ses ordres sans enthousiasme. Son visage était moins rouge.

Elle m'a giflé, un peu plus doucement cette fois-ci.

Il nous restait une bouteille de bourbon sur la table de chevet.

Elle me l'a mise sous le nez.

— Ouvre-la !

Sa peau est redevenue rouge foncé.

Je me suis attaqué à la capsule de cire de la bouteille avec les dents.

Plus tard, on a rangé la chambre du mieux qu'on a pu.

On a pris la sortie de secours pour s'en aller. On a évité la pagaille du rez-de-chaussée.

Qu'il aille se faire foutre

J'ai tout vu.

Il a lancé une grenade, une bombe quelconque.

Je l'ai vu.

Je sais que c'était lui.

Je le tiens contre un mur, mon pistolet sur sa tête.

Mon sergent crie : « Non !!! »

Je ferme les yeux.

Je vois les nibards de ma copine ; petits, mais adorables. Le sergent crie à nouveau.

J'appuie quand même sur la détente.

Tout n'est que poussière.

Réaffecté

« Je vais te baiser puis je vais te tuer. Ou bien l'inverse. Comme ça, quand je te baiserais et que tu seras mort, tu te rendras compte de rien, mais ça n'a pas l'air aussi amusant... tu vois ?

« Enculé !

« Oh merde, je suis désolé.

« Tu peux pas parler. Pourquoi ? Parce que je t'ai pété les dents et je t'ai éclaté la mâchoire.

« T'as mal ? Je suis vraiment désolé. Va te faire foutre, connard.

« Oh merde, attends. Tu as deux mains. Je pense que je vais t'en enlever une. Je vais la couper. La foutre à la poubelle.

« Peut-être que je vais la bouffer.

« D'accord, c'est une discussion à sens unique. Je comprends. J'aime les discussions à sens unique.

« Tu sens ça ? C'est ma botte sur tes couilles. Je peux les écraser ? Terminé pour toi, les enfants. Bien sûr que je peux les écraser. Si, se puede. Crac, craaac. Au revoir les testicules. Il reste plus que de la bouillie.

« Où on est ?

« Tu es arrivé ici, ha ha, en avion.

« Je crois qu'on est en Bulgarie ou en Roumanie. Un pays d'Europe de l'Est à la con, ça n'a aucune importance.

« On s'en tape. »

* *

Le discours des tortionnaires m'amuse toujours, leurs euphémismes sont des pépites : protocole exceptionnel de détention.

Qui a eu cette idée ? Il mérite une médaille.

C'est lors de ma deuxième mission qu'on m'a chargé de torturer des gens.

— Tu te demandes si c'est une confession.

Absolument pas.

C'est le récit de ma joie et de ma fierté.

* *

Avant, j'étais naïf.

— Qu'est-ce qu'on fait ?

— Vous tirez, un point c'est tout ! il a ordonné.
On nous a dit qu'ils étaient dans des huttes de terre.
Putain !
Pour moi, il s'agissait bien de huttes de terre.
Dans une embarcation, des connards payaient.
— Ouvrez le feu.

C'était cool la façon dont ils sautaient de leur siège quand ils se faisaient descendre, les rames arrachées de leurs mains sous la pleine lune.

Des putain de bleds dont j'avais jamais entendu parler : Falloujah, Haditha, Tikrit.

J'ai eu une promotion.

Je ne pouvais promettre que la mort.

— Lente et atroce, je disais toujours.

Ces mauviettes flippaient, avaient la trouille, étaient tristes ; c'était du pareil au même.

Tu te fous de ma gueule ou quoi ?

Qu'est-ce qui te rend triste ?

Des pauvres merdes dans des barques ?

Des enturbannés sous des tentes ?

C'est des conneries, ça.

La pitié, ça ne fait pas partie de ma conception du boulot.

Des enculés sortaient en douce d'une cahute.

Ces gars-là, ils hésitaient.

Oh, putain !

J'ai pressé la détente.

C'est plus facile de dégommer ces cons quand ils sont à quatre pattes.

Ils ont envoyé cette salope de Bagdad. Pour qu'elle prenne des photos.

— Je peux toucher tes nibards ?

Elle avait des bons gros nichons.

— Tu veux aider ? je lui ai demandé. On a besoin de plus de housses mortuaires.

Le berceau de la civilisation, mon cul.

— Celui-là, c'est un ado.

— Tout le monde s'en fout.

Le *Washington Post* cherche toujours des excuses pour un type comme moi. Comme quoi ma petite sœur se serait peut-être fait violer au pays et c'est pour ça que je suis en colère. Voilà comment ils m'imaginent. Parce qu'ils ne me connaissent pas. Pas personnellement, tu vois ?

Et ça aussi, c'est des conneries.

Je n'ai même pas de sœur.

J'ai juste un boulot à faire et je le fais bien.

Point à la ligne.

Fin de l'histoire.

Enfin, pas de la mienne.

Parce que la mienne continue.

Elle se poursuit, suit son cours. Elle ne s'arrête pas. Aujourd'hui, ici, à Bucarest. J'aime cette ville, cet endroit particulier où j'ai entre les griffes ce type que je vais buter.

Casque bleu

La bonne sœur nous regardait tous les deux.

Elle avait été envoyée par un organisme d'aide humanitaire international.

Il faisait froid, beaucoup plus froid que les températures auxquelles j'étais habitué. J'avais longtemps vécu en Californie, à Los Angeles.

J'étais casque bleu.

L'autre prisonnier était l'ennemi de notre ravisseur. J'étais neutre. La bonne sœur était là pour empêcher les atrocités. Notre ravisseur ne se souciait pas de la sœur.

Il m'a donné un couteau.

Il a montré son ennemi du doigt puis il m'a regardé.

— Toi, le casque bleu, poignarde-le maintenant ou je vous descends tous les deux, il a dit.

J'ai refusé.

Le ravisseur a haussé les épaules.

Il a fait la même proposition à son ennemi, à savoir qu'il devait me tuer sans quoi nous allions tous les deux mourir. Bien que nous ne nous soyons jamais parlé, l'autre homme, l'ennemi de notre ravisseur, a lui aussi refusé.

Notre ravisseur a alors tiré sur la religieuse.

— Tu n'avais rien dit à propos de la sœur, a dit l'ennemi de notre ravisseur.

Le ravisseur lui a alors tiré dessus.

J'ai serré les fesses.

— Allez, maintiens la paix maintenant, a dit le ravisseur puis il s'en est allé, me laissant seul avec les corps de son ennemi et de la sœur.

Je me suis assis par terre et j'ai frissonné dans le froid en compagnie des deux cadavres.

Drones

Toujours, ça ne veut pas dire pour la vie. En permanence, ça ne veut pas dire pour l'éternité, il y a une fin. Je gribouille. Peut-être que j'écris des cartes de vœux. Dieu sait que j'ai besoin d'un passe-temps.

* *

On me livre une chaise ergonomique : assise en cuir, ossature chromée, roues à pignon, boutons et manettes pour ajuster la position. Un bel instrument, parfaitement conçu.

Je suis assis à un bureau.

Dans mes oreilles : des écouteurs à réduction de bruit Bose. Je préfère ne pas parler, ni rien entendre.

Mon iPod : Radiohead, Sigur Rós, un peu de Björk, encore du Radiohead. J'ai besoin d'ambiance.

Sur l'écran : chiffage, confirmation, code, correction, finalisation.

Je télécharge des morceaux sur iTunes ; je commande des livres sur Amazon ; la façon dont je reçois mes ordres est entièrement différente.

Des images indistinctes, plus floues qu'on ne le pensait ; cependant, je n'ai aucun doute.

Embryonnaire ; inéluctable. Je pense à des mots.

Inaction : le temps d'attente.

Je monte ma musique. Le volume.

Éloigné : ils sont éloignés ; je suis éloigné. Des régions éloignées, un paysage désolé.

Ensuite : une avalanche d'informations, une confirmation difficile.

Les heures passent.

Le dîner est retardé.

Déploiement réussi.

Mes compétences sont mises en valeur !

Je ne lis pas les journaux.

Je ne regarde pas les infos.

À la fin d'une longue journée, je m'arrête pour boire une bière puis je rentre seul chez moi.

* *

Seul, ça ne veut pas dire isolé.

J'ai mes rêves.

Les yeux verts

Son manteau est très grand, bien trop grand pour elle.

Ses yeux sont verts.

C'est tout ce que je peux dire, tout ce que je vois.

Elle s'approche de moi les bras ouverts, comme si elle voulait m'enlacer.

J'aime ses yeux.

Béton, barre d'acier, armature, Isabella, saxophone, bateaux à voile.
Ils embellissent le monde.

Je veux la serrer dans mes bras, l'embrasser, la baiser.

Elle me dit de fuir.

Je sais ce qu'il y a sous son étoffe.

J'imagine sa peau.

Elle ne porte pas de chaussures.

Ses pieds sont café et très beaux, juste sous l'ourlet.

Je ne la regarde plus dans les yeux.

Elle ouvre son manteau. Tout est là : les câbles et les grenades. Ses seins sont nus.

Le vent souffle ; du sable pique ma peau ; elle hésite.

Moi aussi.

Nous ne parlons pas la même langue.

Nous sentons l'air.

Il y a les balles des tireurs d'élite.

Renversée, elle tombe à terre.

Détenus

Je ne suis pas censé lui parler.
Elle ne peut pas me parler.
Le vent est tombé à présent.
Les gardes nous surveillent.

* *

L'Allemande à l'hôtel avait un appareil photo.
Au début, j'étais timide.
Puis je me suis lâché.
J'en ai fait des caisses devant son trépied.
J'ai dessaoulé.
Du coup, nos pitreries m'ont rendu nerveux.
J'ai pratiquement dû lui casser le bras pour détruire les photos.

* *

Le sable m'a toujours agacé. Je n'ai jamais aimé la plage. Quand j'étais gamin, pendant les grandes vacances, je restais sur la promenade, sur le béton, l'asphalte ; les jetées en bois, d'accord, mais pas le sable.

Me voilà aujourd'hui embarqué dans une guerre où tout n'est que sable.

Sculpté, emporté par le vent. Malmené.

Boire un café comporte des risques. Les explosions, imminentes. Le manque de clarté ; des choses certaines.

* *

Mon grade est supérieur à celui des gardes. De peu, mais quand même.

Je passe devant elle, l'effleure.

Ses yeux clignent rapidement ; c'est tout ce que je peux dire.

Elle se retourne pour me faire face, en quelque sorte.

— Sergent, j'appelle.

— Capitaine, le garde principal me répond.

La fille me tourne le dos.

Les lumières du centre de détention sont des néons, les murs sont

blancs. Éblouissants. Plissement de paupières. Mes yeux sont pratiquement aussi dissimulés que les siens.

J'initie une conférence privée avec les gardes.

Peu après, je suis au volant d'un 4x4 et la fille est ma passagère.

Je suis sûr de passer devant une cour martiale, peut-être pire.

* *

Une obscurité rouge tombe.

Je présente mes papiers.

On passe des postes de contrôle.

Ma sœur me manque vraiment.

Dans mes rêves, on s'embrasse.

Elle s'appelle Emily. Elle aime la plage. Elle a trois ans de plus que moi. Elle adore m'embêter avec le sable qu'elle a entre les doigts de pied.

Je me tourne vers ma passagère.

— Tu parles anglais ?

— Un peu.

— Est-ce que tu sais où on va ?

— Je suis kurde.

Nous sortons de Bagdad, puis nous y entrons à nouveau.

Ma jauge d'essence approche du zéro.

Je désire ses doigts bronzés, ses ongles parfaits.

Voilée, je ne vois rien d'autre d'elle.

* *

Des bombardements frappent les collines. Au loin et tout près.

— Vraiment ? Tu crois ? je pense, mais je ne lui demande pas.

Elle retire le vêtement qui la voile et le laisse tomber sur le plancher du véhicule.

Je récite Ésaïe dans ma tête : « Nous sommes tous comme des impurs, et toute notre justice est comme un vêtement souillé ; nous sommes tous flétris comme une feuille, et nos crimes nous emportent comme le vent. » (Ésaïe 64,6)

J'entends les Silversun Pickups dans ma tête, mon petit iPod privé.

Elle ne porte pas de micro.

* *

Aux États-Unis : le videur me demande de partir.

— Pas sans elle, je réplique.

— Elle ne veut pas venir avec vous.

À l'hôtel Ishtar, je suis maladroit.

— Tes vêtements ne me posent pas de problème...

Elle ne parle pas.

— Je peux te réserver une chambre ici...

Ses yeux pointent vers moi ; ses yeux ne clignent pas.

— ... sous un autre nom...

Elle ne ressemble pas à ma sœur, mais ma sœur n'est pas là, elle ne viendra pas.

— Comment tu t'appelles ?

— Kerzi.

— Ma sœur s'appelle Emily.

— Emily, elle dit.

— J'ai ses vêtements.

Les choses doivent changer.

Elles changent, oui, elles changent.

— Tu es Emily, je lui dis.

— Oui, elle me répond.

La réservation se passe sans incident. Roger et Emily Harris. Un couple, et non pas un frère et une sœur.

— Tu as faim ?

Elle opine du chef.

— On se fait servir dans la chambre ?

Elle secoue la tête.

Au restaurant de l'hôtel, elle est charmante dans les vêtements de ma sœur.

Je commande du vin sans rien lui demander.

Évidemment, elle boit avec ardeur et enthousiasme.

Elle est serrée dans le chemisier d'Emily. Ses seins sont comprimés et rapprochés. Je détourne le regard.

De retour à l'étage, elle est petite. Je l'embrasse sur le sommet du crâne.

— C'est mieux si je pars maintenant, je lui dis.

Elle a une certaine allure dans le jean tendance de ma sœur.

Elle tombe en avant et je la rattrape. Je la maintiens en équilibre.

Nous nous serrons l'un l'autre, puis nous nous séparons.

Je m'inquiète de la façon dont je vais pouvoir formuler ça. Peut-être inutilement.

— Tu as ce qu'il te faut ?

— Tu vas bien ? elle me demande.

Silence.

— Ça va aller ? elle reprend.

— Ça va, je dis. Je vais bien.

Dans ses vêtements occidentaux, elle m'embrasse sur les deux joues.

— Tu devrais verrouiller la porte quand je serai parti.

J'entends le loquet se fermer derrière moi.

La nuit tombe

Tu es morte, mon amour.

Ça, je le sais.

Je suis censé le signaler à la radio. Je ne le fais pas.

Je reste avec toi dans les buissons et le sable. Je caresse tes cheveux.

Ils ne se raidissent pas.

* *

On a couru vers le camion. On y est presque arrivés. Quand les balles t'ont frappée, j'ai repoussé les mains qui se tendaient vers moi. Les mains de nos compagnons d'armes. Je les ai dédaignées pour rester avec toi.

Nous sommes tombés amoureux au camp d'entraînement. Nous avons ri au milieu de la sueur et réfléchi aux perspectives. De la Caroline du Nord, humide et pluvieuse, en passant par la chaleur du Texas et l'aridité de l'Irak. Je t'ai volé ton shampoing. On croyait que personne n'était au courant pour nous.

Le temps a passé ici, l'invasion facile, les lendemains difficiles, les lettres au pays, ton étreinte, toujours furtive, brève, clandestine. Une partie de foot sur du sable épars.

* *

Je ne sais pas comment dormir avec un cadavre, mais je suis déterminé à le faire. Le soleil se couche. J'arrange le sable autour de toi, sous toi. Je sens les grains chauds, mais rafraîchissants entre mes doigts.

Ma radio grésille. Je l'ignore. Au moins, elle est toujours en état de marche, opérationnelle, vivante.

Je chasse cette pensée.

La nuit tombe. Je me faufile à tes côtés. Nous parlons.

Je pense que nous allons discuter jusqu'au matin, mais au départ, je suis surpris par le peu que j'ai à dire.

Couché en chien de fusil, j'ai des choses profondes à te dire sur la longévité de l'amour, la morale et l'éthique, le sacrifice et la beauté de la souffrance, les lois naturelles et les diverses théories de la guerre juste ; des choses profondes à te dire à notre sujet.

Nous étions tous les deux pratiquants.

Évidemment, je ne dis rien de tout ça.

« Est-ce que tu te souviens de la première fois où je t'ai coupé les cheveux ?... Tu sais comme je me bats avec les choses... Je n'arrive toujours pas à croire que les œufs te donnent envie de vomir... » Je mélange les temps.

La nuit s'épaissit et le vent se lève. J'enlace ton corps. Comme un sachet d'Earl Grey infusé, tu es imprégnée de liquide, mais le tien, c'est du sang. À tenir la mort de si près, si fort, les coups durs me semblent de simples prétextes maintenant. À la fin, après la fin, c'est le quotidien qui compte.

Je vois tes chaussettes et tes chaussures.

Une fois encore, je sors ma radio, ou je ne sais plus comment on est censés appeler ça maintenant, cet appareil de communication sophistiqué, mon MBITR. Je pense à le détruire, à l'enfoncer à coups de pied dans le sable. Au lieu de quoi, je le remets encore tout grésillant de parasites dans ma veste, puis je te serre et j'attends l'aube.

Fusils

Il a commencé avec des oiseaux. Des choses qui tombent du ciel.
Comme la pluie. Ou la neige. Des bombes. Ou des oiseaux morts.

Il vise de mieux en mieux.

Il s'améliore toujours. Il ne régresse jamais.

Elle lui dit tout ça.

À l'époque.

Du sable à l'extérieur de Falloujah. L'opération *Phantom Fury*.

Et le vent.

Un baiser sur la joue.

À l'époque.

À présent, un homme traverse la route en courant.

La tuerie va pouvoir commencer.

Il tire. Le vieil homme s'écroule. Applaudissements.

Une vieille femme s'approche du mort en courant.

C'est quoi ce bordel ?

Il tire à nouveau.

Et deux de moins.

Rires. Encore plus d'acclamations.

Encore. Recommence !

On s'amuse bien maintenant.

Billings est le chef-lieu du comté de Yellowstone. L'université d'État
du Montana à Billings accueille plus de 5 000 étudiants.

Il a été l'un d'eux.

Du sable se soulève lorsque les corps tombent.

Elle marmonne tout le temps.

— Hé, en voilà encore un.

Vu la position du soleil, il est trop difficile de regarder vers l'ouest.

Se travestir

Je veux boire tout seul.

J'admire les nibards de la serveuse, des gros seins qui pendent.

J'arrive à me taper trois bourbons avant l'intrusion.

Un homme mal rasé s'assoit à côté de moi. Hirsute, il a besoin de parler.

Le juke-box joue à faible volume.

Le type commence à raconter :

— On les a simplement butées.

Je commande un autre whisky.

— Je dois dire qu'elle était bonne, l'enturbannée. J'avais jamais baisé une bougnoule avant.

À la table de billard, il y a une nana avec le genre de cul parfait qu'ont les filles qui passent leur temps sur des tabourets de bar : large et magnifique.

— Faut bien avoir quelques avantages à être en mission là-bas, tu crois pas ?

— C'est clair, je marmonne.

Ils n'acceptent que le liquide ici. Je vérifie mon portefeuille. J'ai ce qu'il faut.

— Fallait qu'on les bute après les avoir baisées, tu vois ce que je veux dire ?

Je regarde mon verre.

Les lumières clignotent.

Je sors un carnet de la poche de ma veste et je me mets à écrire.

— Hé, t'écris sur moi ? J'ai pas mal d'histoires...

La fille qui s'assoit sur des tabourets de bar se défend bien au billard. Elle rit et tousse. J'imagine sa voix.

— T'as déjà servi dans l'armée ? me demande l'homme débraillé.

— Non, je mens.

Mon amie était koweïtienne, douze ans plus tôt, une période d'austérité.

— On avait pas le choix, dit le type en s'approchant de mon visage.

La serveuse aux gros seins me ressert.

Cinq verres, et je ne suis toujours pas défoncé.

Le type négligé a mauvaise haleine.

Je me lève pour jouer au billard.

Il reste au bar. Je ne pense pas qu'il puisse tenir debout.

On s'embrouille à la table de billard.

J'ai oublié d'écrire mon nom sur le tableau.

Il faut que j'attende pour jouer.

Je me rassois.

Je ne veux plus entendre ses histoires.

Je repense au collègue : « Arma virumque cano. »

— On les a toutes étranglées, il me dit. Pour pas laisser de traces.

Je ne parle pas.

— On a évité la taule, il continue.

Enfin, c'est à mon tour au billard.

Je joue contre l'habituée des tabourets.

— On parie ? elle me demande.

Sa voix est grave et éraillée. Parfaite.

— Tu me ramènes chez moi si je gagne ?

— Ha ha !

Le tapis est bousillé.

Elle gagne haut la main de toute façon.

— Lot de consolation ?

— Quoi ?

J'aimerais qu'elle soit plus loquace.

— Tu me raccompagnes à ma voiture ?

— Tu plaisantes ?

— Non.

Je me retourne pour regarder vers le bar.

L'homme mal rasé raconte son histoire à quelqu'un d'autre.

Je sors pour de bon.

Je cherche par-dessus mon épaule le nom du bistrot.

Je n'ai pas de bol.

Je parle tout seul en rentrant chez moi.

(Vraiment pas de bol.

C'est une prosodie qu'il me faut.

Je ne conclus jamais rien.)

Désacraliser

La prison abandonnée n'est manifestement plus utilisée, mais la porte est fermée de l'intérieur. Elle bringuebale. Un cadenas acheté dans le commerce a priori. Dans la chaleur cuisante, nous le défonçons à coups de crosses de fusil.

Dans les couloirs sales, du sable et des ordures comme autant de sculptures réalisées par le vent ; l'odeur fétide de l'urine et de la bile cuites à 40 degrés. Nous retenons notre respiration du mieux que nous pouvons.

Arme au poing, nous avançons prudemment le long des cellules sans porte, vides, inoccupées, délaissées – éclats de verre et vieilles taches de sang. Des petits morceaux déchirés du portrait du dictateur virvoltent dans la brise chaude puis retombent sur le sol crasseux.

Un gémissement s'élève comme poussé par saint Jean. Moi, je crois même aux apocryphes.

Un soldat fait feu. Je le désarme du plat de la main.

Assis à l'intérieur d'une cellule sans murs, un vieil homme émacié pousse inmanquablement un cri toutes les trente secondes. Ses cris sont ponctués par des périodes de silence de même durée.

— C'est chez moi ici ; je ne partirai pas, traduit notre interprète.

La traduction n'est certainement pas juste, mais suffisamment proche.

Un soldat tend une gourde d'eau au vieil homme ; il refuse de boire, il refuse même de toucher à la gourde. Il secoue vigoureusement la tête.

La tentation de porter secours est basse et égoïste. Pas noble, contrairement à ce que pensent les gens. La sensiblerie, une connerie infâme.

Je regarde l'homme.

Je dégain mon pistolet.

Il sourit et hoche la tête.

Je lui rends son sourire dans une sainte communion.

Je pose le canon de mon arme contre son front et j'appuie sur la détente.

Tout va bien à présent.

Ne pose pas de questions

Nous sommes assis dans un bar.

Le café est corsé.

Tu n'as pas d'arme.

Le vent souffle fort et le serveur ferme la porte.

— Hercule, tu dis.

Je hausse les sourcils en silence.

Tu me comprends.

— Le vent est fort, et le serveur encore plus fort, tu précises.

Je te comprends.

— Il le faut, tu dis.

— Je sais, je te réponds.

— Tu en es sûr ? elle me demande.

J'essaie de lui cacher que sa remarque m'a blessé.

Elle se remet à parler.

Je pose le doigt sur mes lèvres.

Avec justesse, elle penche son corps au-dessus de la table, et sans son voile, elle m'embrasse sur les lèvres.

Il y a du sable sur notre table. Le serveur n'a pas été assez rapide.

Je lui rends son baiser.

Elle s'en va et je commande un autre café. Je traîne un moment puis je lis un gros livre de Felipe Fernández-Armesto, une histoire du monde. La nuit s'installe rapidement en crescendo vers l'obscurité, comme l'explosion d'une bombe qui tombe. Je retourne à mon baraquement.

Le matin wagnérien arrive brusquement. Ni la nuit ni le jour ne peuvent s'éterniser. Malgré la poussière, je vois très bien par la vitre du camp. Sur les quelques kilomètres qui nous séparent, l'air arraché au sol soulève vers les cieux dans une ascension divine la matière, sombre et authentique, morte et vivante. L'aube est morcelée. Je fais le signe de croix et dis à voix haute en latin : « In nomine Patris, et Filii, et Spiritus Sancti. » Je me tais lorsque l'alarme de la base sonne l'alerte rouge. Je tombe à genoux. Je me relève au bout de quelques secondes alors qu'on m'appelle, ainsi que ma compagne, sur les lieux.

L'Amérique en miniature : certificat de décès

Ils l'ont d'abord balancé dans le fossé puis ils l'ont abattu, à moins qu'ils l'aient d'abord abattu puis balancé dans le fossé.

J'en sais trop rien.

Rapatriement III

Il a vérifié le plafonnier. Il pouvait supporter son poids. Il a déroulé la corde et l'a passée deux ou trois fois autour du rail de spots, bien tendue.

* *

La bombe avait explosé dans le sous-sol. Nous étions en train de manger des flocons d'avoine. Au réveil. Soudain, tout a sauté ; le groupe de soldats a été pris au dépourvu. Alors qu'ils se racontaient des blagues et des histoires. Qu'ils se faisaient des souvenirs. Totalement pris par surprise.

Des myrtilles séchées, conservées avec du soufre. Encore dans le sac. Des flocons d'avoine sans fruit. Une nature morte brisée quand la bombe a tout emporté.

Une pratique qui existe depuis longtemps dans l'histoire de l'art : la nature morte. Précise et réaliste et cubiste et abstraite.

Le petit-déjeuner était foutu et Babcock était mort.

Un seul mort.

Pas d'autre victime.

Mais c'était bien assez. Déjà trop.

* *

Il avait installé les plafonniers tout seul. Il avait percé les trous et fixé les vis. À Home Depot, il y avait tout ce qu'il fallait. Ils avaient des schémas explicatifs. Vraiment tout ce dont il avait besoin. C'était pas seulement les luminaires sur rails. Il avait fait de sa maison un joyau.

Les filles passaient, mais il ne couchait jamais. Elles admiraient son appartement.

Il avait toujours des maux de tête.

Il ne pouvait jamais baiser.

* *

Son ouvrage était fiable et solide.

La nuit était solitaire.

La corde n'a pas rompu.

La putain de Babylone

Je suis une femme de militaire.

Ça fait deux ans que je n'ai pas vu mon mari.

Au début, quand il est parti, je regardais les infos. C'était tout le temps à l'écran ; la guerre, je veux dire.

Aujourd'hui, ce n'est plus en odeur de sainteté. Est-ce la bonne façon de le dire ?

J'ai vu beaucoup de choses sur Bernie Madoff récemment.

Quelques trucs sur Karzai et les élections afghanes. Et sur « Balloon Boy ».

Du point de vue financier, c'est dur. Les chèques tombent régulièrement, mais les sommes sont maigres.

Je n'allume plus aussi souvent la télé.

* *

J'étais simplement assise au comptoir. Trois dollars la bière, de la Pabst Blue Ribbon, mais j'en ai rien à foutre.

Le type s'est assis à côté de moi.

— Qu'est-ce que tu bois ? il m'a demandé.

J'ai baissé les yeux sur mon verre.

— À ton avis ?

J'avais envie de parler à personne.

— T'aimes le scotch ?

— Bien sûr, qui n'aime pas ça ?

— Ce bar est minable, mais ils en ont un bon ici.

— OK.

Il a commandé deux Glenlivet.

J'ai demandé une autre bière, pour rendre la pareille.

J'ai vu qu'il approuvait.

* *

La roue du vélo de ma fille s'est voilée. Elle était passée sur un pont. C'était irréparable.

Il s'est mis à pleuvoir et nous sommes rentrées.

Elle adore *Ramona la peste* et je lui lis.

La pluie s'arrête, mais je n'arrive pas à dormir. Il se remet à pleuvoir et ça dure toute la nuit.

* *

— On prend un pichet !

On commande un peu de scotch et beaucoup de bière.

— Faut que j'aille pisser.

Je me lève du tabouret.

— Tu peux te retenir ?

Il m'attrape fermement par le bras.

On roule à toute vitesse vers son appartement.

Il obtient ce qu'il veut.

* *

De la dinde et de la farce et de la dentelle.

Mon oncle vomit sur le canapé. Des poissons morts flottent à la surface d'un bocal. Des paysages et des vide-greniers.

— Il est pas droit ? demande ma tante.

Servir une boisson chaude : thé vert, noir, infusion d'égantier, de camomille.

Les fesses de la petite de douze ans sont à l'air. Nous sommes de la même famille.

Fruit exotique : mangue, goyave, papaye.

Ma serviette est un tricorne.

Mes tétons sont percés et infectés.

* *

Ma fille a un nouveau vélo. Rose avec des étoiles et des serpentins accrochés au guidon.

Pizza livrée, poivrons et pepperonis.

Factures payées. Pas de nouvelles. Pas de vie.

— Je bois beaucoup de bière. Mon mari est toujours à l'étranger, il fait la guerre.

Lynndie

J'ai vachement envie de toi. Je veux ramper à tes pieds. Je veux que tu me mettes un collier autour du cou. Je veux que tu me promènes en laisse, à quatre pattes. Je veux que tu me fouettes.

J'ai des photos de toi accrochées au mur. J'ai agrandi des photos de magazines pour en faire des affiches, comme ça tu me domines. J'ai 300 photos de toi rien que sur mes murs. J'en ai plus de 500 autres que j'ai découpées dans des magazines ou téléchargées sur Internet.

Je jouis pour toi tous les soirs.

Je ne trouve pas que tu sois grande, sauf sur cette photo, celle où tu as une cigarette qui te pend au coin de la bouche, tes doigts pointés comme des pistolets. Tu regardes fixement l'objectif. Je veux que tu éteignes cette cigarette dans ma bouche, que tu l'écrases sur ma langue.

— Tire la langue !!

— Oui, maîtresse.

— Tu vas la tirer, oui !!!

Je sors la langue encore plus.

— Supplie !!

— S'il vous plaît, déesse Lynndie, écrasez votre cigarette sur ma langue.

Tu tires fort sur ta clope et le bout devient plus chaud.

Je suis à genoux. Tu tamponnes ta cigarette sur ma langue tendue. Ça me cuit la chair. Je jouis pour toi.

Je suis seul dans ma chambre.

Je t'écris, aux bons soins de la prison.

J'attends en vain ta réponse.

Peut-être qu'ils ne te donnent pas mes lettres.

Lynndie, je lèche tes bottes. Je lèche ton cul. Je te nettoie à coups de langue.

Je veux que tu le saches.

Je cherche sur GotWarPorn.com et sur YouTube.

Je cherche et je me languis.

Je ne connais pas le repos.

Je rampe à tes pieds, Lynndie. Je veux sucer tes doigts de pied. Je t'adore. Il faut que tu le saches.

Sable

Pierre polie – granite, gneiss ;
Tectonique et verre soufflé.
Traîné et écrasé,
Éparpillé –
Derrière le véhicule, sous les pneus.
Vandales à Carthage,
Aridité,
Conversion,
Frederic se noie dans le désert.
Corps attachés aux camions –
À Falloujah et à Jasper, au Texas.
Rêves sombres et grands vents,
Genoux fléchissants –
Brisés, amputés, dispersés ;
Tout est bafoué.

Sable : particules éparses de pierres brisées, matière sédimentaire plus fine que les granulés et plus grosse que les limons, petits grains de roches érodées ou désagrégées.

Période de temps alloué ou durée.

John Milton

Dans le fossé, je rêve d'un gouvernement civil ; je tire un livre de poèmes de mon sac à dos. Un traité selon Sir Hill.

Nous ne sommes pas en désaccord sur l'Histoire.

Le ciel est parsemé de matériel de guerre, comme des oiseaux migrants.

Les oies volent vers le sud.

Les tirs s'arrêtent et les hurlements commencent. Des survivants attendent dans les décombres.

J'essaie de lire.

Je me rappelle William Carlos Williams et l'idée de mourir par manque de poésie ou de ce qu'elle apporte.

Des brouettes et de délicieuses prunes fraîches.

Je suis exceptionnellement calme.

Tout près, j'entends tousser. Plus loin, des gémissements.

Je poursuis ma lecture : « Ce n'est pas une question de justice. La justice n'est pas de ce monde. »

Je ne comprends pas la phrase qui suit.

Puis j'entends le son d'une autre bombe.

Encore des hurlements, des pleurs.

Je jurerais entendre aboyer.

Peu probable.

Quelque part, quelqu'un ou quelque chose fait le même bruit qu'un chien.

Je reprends ma lecture.

J'imagine la Glorieuse Révolution !

Dans ce fossé, mon esprit vagabonde.

Annie Ochs est mon amour de jeunesse. Annie Ochs est plus belle que Dieu. Annie Ochs, c'est du passé.

Je sais que je suis tout seul dans un fossé.

Je remue les pieds.

J'entends encore crier.

Je retourne à mon livre.

Je devrais faire autre chose, mais je ne suis pas sûr de savoir quoi.

Encore des cris, puis j'entends quelqu'un éternuer, encore et encore.

Je me mets à rire de manière incontrôlée.

Puis, un autre bruit de chien.

— Ferme ta gueule, j'entends.

Je ne suis pas sûr de savoir à qui s'adresse cette remarque. D'autres

bruits que je n'arrive pas à identifier.

Annie Ochs avait de belles mains, de longs doigts fins et de jolis ongles. Peut-être les a-t-elle toujours ? Ça fait des années que je ne l'ai pas vue.

Le bombardement reprend. Et bien sûr, les cris.

Le comique des éternuements me fait rire.

Bien que ce ne soit pas drôle.

Chercher des synonymes : hurlements, gémissements, pleurs ; gorges irritées et voix décomposées.

Je n'avais pas envisagé de mourir ici.

Je plonge les yeux dans mon livre.

Les événements obscurs m'intriguent.

Runnymede.

Drôle de mot, à présent du moins ; peut-être pas à l'époque.

Les fossés d'à côté deviennent silencieux.

À cause de blessures ; certainement fatales.

Je vérifie si je suis touché. Non. J'en suis certain.

Je suis moins sûr de savoir ce que je vais faire.

Je continue de lire.

Ce livre est court. Je n'en ai pas d'autres. Toutefois, le contenu du traité est dense. J'ai de quoi m'occuper pendant un bon moment. Ce petit livre compte beaucoup pour moi.

Un putain de pansement

On essuie des tirs, mais on s'en sort pas mal.

On a de quoi se protéger.

On se sert de murs épais.

Les vents du désert empêchent de viser.

On allume des cigarettes.

Partout, la couleur de la terre.

Tout bascule.

Kelso hurle.

Il s'arrête et recommence.

J'ai besoin d'un pansement. J'ai besoin d'un putain de pansement.

Je regarde Kelso.

Je crois qu'il lui manque un bras.

La nuit précédant le bombardement, Kelso avait pris un marqueur et écrit son nom sur chacun de ses membres (bras et avant-bras, mollets et cuisses, mains et pieds) pour qu'on puisse les reconnaître si jamais ils étaient sectionnés.

Kandahar

Des corps lents comme des flagelles. Des oiseaux qui se transforment, de la bière ambrée, les contraires qui dessalent. Des centrales sous le niveau de la mer. Des réserves minières. Son unique ongle long. Je décide de ne pas débattre de la transsubstantiation. Gin fizz à la prune. Les questions du journaliste deviennent difficiles. Des tranches de fromage. Complètement carbonisées. Je n'arrive pas à voir les particules. Faire revenir les follicules des morts par le pont suspendu. Les blouses sont prêtes pour l'opération. Le site Internet de l'armée des États-Unis. On n'entend jamais le téléphone sonner.

Pâleur réinstaurée. Arbres à peau. Sur le qui-vive. Engins explosifs. Voitures en panne. Aube kaléidoscopique. Immeubles détruits. Cigarettes fumées.

Nos cheveux sont longs, pas blonds. Tu bois dans mon verre. J'en commande un autre. Le monde continue sa course, sans nous.

rites de conclusion

Et cum spiritu tuo

Tonga

Comme presque tous les soirs, le mari de Carol est rentré de sa tournée des bars ivre et en colère. J'avais regardé tous les films sur Medgar Evers et Byron De La Beckwith. J'avais appris comment suivre quelqu'un jusqu'à chez lui. Carol avait enfermé son mari dehors. Il frappait du poing contre la porte. Sous ses coups de pied, la porte a commencé à céder. J'ai entendu Carol crier. Les gosses se sont réveillés. Il était trop saoul pour me voir. Je l'admets : je lui ai tiré dans le dos. La plus grande partie de son ventre a giclé contre la porte d'entrée. Je l'ai fait sans penser que Carol aurait du mal à tout nettoyer.

* *

À l'enterrement, je lui ai tenu la main. On se voyait plusieurs fois par semaine. Personne n'était au courant. Du moins, c'est ce que nous croyions. Je n'étais qu'un ami de la famille. Des rumeurs ont commencé à circuler. Deux ou trois femmes se sont manifestées. Mark (c'était le nom du défunt mari) les avait baisées, maltraitées, battues. On aurait dit une chanson des Dixie Chicks. Les flics ont dit que l'enquête restait ouverte, puis qu'ils avaient des suspects, et puis que l'affaire était classée sans suite.

* *

Tous ces événements se sont déroulés à Gulf Shores dans l'Alabama : les vies, les grossesses, le meurtre. Mark était un gars du coin, un bouseux. Je m'étais installé à Gulf Shores pour un boulot. Gérant de nuit d'un Holiday Inn.

Juste après le décès de Mark, Carol était déprimée.

— Je retourne aux Tonga.

— Pourquoi ? je lui ai demandé.

— J'ai de la famille là-bas. Ils vont m'aider à élever les enfants. Ses gamins ont une drôle de tête : mélange d'habitants des îles du Pacifique et de ploucs américains.

— Je suis là, moi.

— T'es qui, toi ?

Je suis sorti alors qu'elle pleurait.

* *

Les Tonga sont un archipel constitué de 171 îles, dont 48 sont habitées.

J'ai essayé d'entrer l'adresse de ses parents dans mon GPS, mais ça n'a rien donné.

Carol a de très grands pieds et de longs orteils écartés. Elle est toujours pieds nus. Je regarde souvent ses pieds. Ils m'excitent.

Mark et Carol avaient l'habitude de boire du zinfandel blanc et d'écouter Slayer, Metallica et Guns N' Roses. J'ai toujours aimé *Sweet Child o' Mine*, mais le reste, c'est de la merde.

Pour la consoler, j'ai commencé à apporter des bouteilles de sauvignon blanc et de pinot gris.

Je suis de Los Angeles.

J'ai joué au foot avec ses gamins, âgés de huit et onze ans.

Elle s'est mise à apprécier les vins secs.

On dansait serrés sur *In a Silent Way* et sur des morceaux de Tom Waits quand elle était particulièrement triste. Elle pleurait dans mes bras.

Je lui faisais l'amour tout doucement. Je vénérerais ses pieds.

Jamais on ne réveillait les enfants.

* *

J'ai reçu une promotion. Directeur à Charlotte en Caroline du Nord.

Je lui ai demandé si elle voulait venir avec moi. Elle était d'accord.

J'ai commencé à avoir bonne réputation dans la boîte. J'ai reçu une autre promotion.

Nous nous sommes mis au champagne : du Gosset, du Dampierre, une bouteille de Krug de temps en temps.

Nous recevions des amis.

Les gamins devenaient plus gracieux, plus beaux.

Les amis du boulot me disaient que nous étions un « couple exotique ».

Nous nous sommes mariés en grande pompe.

Les gamins, devenus des ados qui allaient bientôt quitter la maison, se plaignaient que nous devenions trop affectueux. Mais ils m'appréciaient. Nous écoutions Thelonus Monk, Portishead. Nous faisions la grasse matinée le week-end, Carol prenait du poids, je l'embrassais sur le ventre, me délectant de la beauté étrange de ses pieds, en adoration devant sa poitrine plus grosse, la léchant de partout, faisant souvent l'amour, plus souvent, tout le temps... Avec Charlotte Gainsbourg qui passait sur l'iPod.

* *

Au bout de dix ans avec Carol, j'ai eu envie de lui révéler mon secret : que j'avais assassiné Mark, que je l'avais fait pour elle, pour la protéger, que je l'avais fait pour qu'on puisse vivre la vie que nous menions à présent.

J'ai préparé un bon repas, ouvert une bouteille de Krug.

— En quel honneur ? elle a demandé.

— En ton honneur, j'ai répondu.

Nous étions éméchés, mais pas ivres. J'étais prêt à me livrer. Au lieu de quoi, elle s'est mise à parler.

— Tu sais à quel point je t'aime. Alors, je crois que je peux te le dire, faire sortir tout ça...

Je lui ai pris la main, un nœud à l'estomac.

— Mark me manque des fois... elle a bredouillé. Enfin, c'est pas que ça me manque d'être avec lui... Tu sais bien... C'est juste que... Eh bien, tu vois, on a fait ces enfants ensemble... et...

Sa voix s'est arrêtée comme lorsque la ligne est coupée sur un portable.

Elle ne pleurait pas.

La table pas débarrassée, je l'ai prise par la main et je l'ai conduite au lit à l'étage.

Je n'ai pas dit un mot.

Little Joy

On roulait sur Sunset dans Echo Park.

Malgré nous, on s'est arrêtés à Little Joy pour boire une Pabst Blue Ribbon.

— Peut-être qu'on devrait rentrer ?

— Je suis pas contre une petite dernière.

— D'accord pour une bière.

On avait mangé à Little Tokyo. On avait parlé fiévreusement pendant des heures en buvant du saké chaud.

Pour notre dernier verre, nous nous sommes garés dans la rue transversale, au-dessus d'El Compadre.

Un tricycle était cadenassé à un panneau au bout de la rue. On s'est souvenus de types en combinaison spatiale qui peignaient les lampadaires à la bombe devant le Frolic Room, mais c'était il y a longtemps.

Le bar était bondé. Les joueurs de billard ne pouvaient pas utiliser leur queue tellement il y avait de monde.

Johanna mesure un mètre soixante ; je fais un peu plus d'un mètre quatre-vingt. Elle ouvrait la voie, en souriant et en demandant pardon, se frayant un chemin incertain jusqu'au comptoir. Je la suivais du mieux que je pouvais, ayant du mal à me glisser entre les gens.

Elle est arrivée au comptoir en premier. Johanna a ri alors que je me faufilais devant une fille qui portait des oreilles de lapin. On a bu une Pabst Blue Ribbon, puis une autre. On parlait fort parce qu'on n'avait pas le choix.

— Ils ont tout changé, j'ai dit.

— J'aimais mieux quand il y avait des trous dans les murs et que le mobilier était cassé.

— Moi aussi.

On a essayé de continuer à parler, mais c'est devenu encore plus bruyant et les gens ont commencé à renverser leur bière. J'ai pris des serviettes en papier pour lui essuyer l'épaule.

— Si on s'en va maintenant, Empress Liquor sera encore ouvert, elle a déclaré.

La messe catholique commence par une bénédiction : « Dominas vobiscum ».

Je suis sensible au Saint-Esprit.

À l'extérieur, sur Sunset Boulevard, il y avait quelques fumeurs. Le reste de la foule était encore à l'intérieur, à se ruer au bar pour

commander un dernier verre avant la fermeture.

Nous avons souri devant notre clairvoyance. Nous sommes partis bras dessus, bras dessous. Au moment où nous avons pris Quinteros pour retrouver notre voiture, nous sommes tombés sur un chat mort étendu sur le trottoir.

Johanna l'a vu en premier et elle a crié.

— Oh merde, j'ai lancé.

— Il est mort ?

— Ouais, ça en a tout l'air.

— Qu'est-ce qu'on fait ?

— Je vais essayer d'appeler la fourrière.

J'ai composé le 411 sur mon téléphone et j'ai essayé de les joindre. Le message enregistré disait que je pouvais appuyer sur 1 si c'était une urgence. Je savais qu'ils penseraient que ça n'en était pas une.

— Ils sont fermés, j'ai dit.

— Ça m'embête de le laisser ici.

— Je vois pas quoi faire d'autre.

— Merde, elle s'est écriée. Putain.

Je l'ai prise par le bras et nous avons marché jusqu'à la voiture.

Au magasin d'alcool, nous avons abandonné l'idée d'acheter du champagne.

— Qu'est-ce qu'on prend ?

— Comme d'habitude ?

Elle a dégoté une bouteille de pinot gris et nous sommes allés payer à la caisse. On a acheté le vin et deux paquets de cigarettes et le vendeur m'a appelé cinq fois « chef », comme d'habitude, puis on a payé et on a monté la colline jusqu'à son appartement.

On a bu jusqu'à trois heures, peut-être quatre.

On a tout fait pour éviter de parler du chat, mais l'image de l'animal mort persistait, ne voulait pas disparaître.

Quand il n'y a plus eu de vin, Johanna nous a servi de la tequila. C'était le reste d'une fête qu'elle avait donnée quelques semaines plus tôt. Nous ne buvons jamais d'alcools forts.

Environ une heure plus tard, le soleil s'est levé, rose et gris, dans le ciel d'East L.A. Johanna s'est endormie sur le canapé.

Je me suis levé doucement, en essayant de ne pas la réveiller, je l'ai embrassée sur le front puis je suis sorti en fermant à clef derrière moi.

Alors que le soleil poursuivait son ascension, je suis retourné en voiture à l'angle de Sunset et Quinteros. Le chat mort était toujours là. J'ai utilisé des journaux et un carton vide que j'avais dans la voiture pour le ramasser. J'ai refermé les rabats du carton et j'ai mis le chat et son cercueil dans le coffre, puis je suis reparti pour aller le mettre en terre. À l'aide d'une clef en croix et d'un cric, j'ai enterré le chat à côté du parcours de jogging au réservoir de Silver Lake. J'ai prononcé une

petite prière.

Johanna sera contente de ce que j'ai fait.

Nous avions dit notre doxologie : « ... in saecula saeculorum. »

Après l'enterrement, j'ai roulé jusqu'à chez moi dans l'aube naissante. Je me suis garé dans l'allée. Ma radio satellite diffusait *I Wanna Be Adored* des Stone Roses. J'ai monté le volume. Je me suis souvenu que je n'avais pas laissé de mot à Johanna. Encore derrière le volant, à écouter la guitare de John Squire, je lui ai envoyé un texto : « Je suis à la maison. Tout va bien. » J'ai réfléchi au sens de ces mots. J'ai éteint le contact et essayé de faire pareil avec mon cerveau.

Le matin s'était complètement levé. Sur le perron, j'ai allumé une cigarette. Mon voisin, un homme d'un certain âge, était déjà réveillé et il écoutait les informations. Il est dur d'oreille et originaire de Slovaquie. Le volume était à fond. Je soufflais la fumée de ma cigarette au soleil, au son étrange de la langue slave méridionale.

ÉPILOGUE

Ite in pace

Les saints

Bitume rebelle,
Lumière pugnace –
particule et onde ;
Main dans la main : ivres, claudiquant et triomphant,
Nous tanguons dans la rue immonde.